FIGARO ILLUSTRÉ

Ayuntamiento de Madrid

A nos lectrices

Depuis sa création, le *Figaro Illustré* a toujours eu la même préoccupation, le même objectif constant : être agréable à ses lecteurs et à ses lectrices en leur donnant quelque chose de nouveau, d'inédit.

Aujourd'hui c'est pour les lectrices tout spécialement que nous inaugurons une nouvelle rubrique. Cette rubrique sera consacrée à la coquetterie féminine. C'est dire qu'il y aura de quoi faire. Mais, rassurez-vous, mesdames, ce n'est point à critiquer votre coquetterie que nos conférences sont destinées, mais au contraire à l'encourager et à la diriger.

Nous avons cherché quel était l'homme le plus compétent pour ce travail délicat et difficile. Tous les suffrages se sont réunis sur le nom de Lenthéric. Personne mieux que le grand parfumeur mondain, ne connaît en effet les secrets qui rendent belle et surtout ceux qui servent à conserver éternellement sa beauté. C'est donc lui qui, dans chaque numéro, à cette place, causera successivement de la coiffure, de l'hygiène de la chevelure, des moyens d'obtenir la beauté parfaite du teint, de mettre de l'harmonie dans son visage, d'augmenter l'éclat de ses yeux. Il vous fera connaître les meilleures préparations hygiéniques qui sont les auxiliaires de la toilette, vous désignera le parfum à la mode, en un mot tout ce qu'une femme élégante a besoin de savoir.

Ce cours pratique de beauté sera illustré de gravures explicatives qui aideront à la démonstration des théories avancées par le Maître et faciliteront leur mise en pratique.

Ce ne sera pas, d'ailleurs, une nouveauté pour Lenthéric que ce professorat d'élégance. Depuis longtemps il est accoutumé à recevoir dans ses salons des belles mondaines qui viennent toutes désolées lui faire confidence de tel ou tel accident qui leur arrive, lui avouer tel inconvénient auquel elles n'ont pu remédier. D'habitude, il a toujours un remède à la situation, mais il lui est arrivé quelquefois de se trouver en présence d'un cas nouveau, imprévu, et alors, artiste consciencieux, parfumeur érudit, chimiste habile, il a mis sa conscience, sa science et son art à la recherche du palliatif demandé. C'est ainsi que, d'expérience en expérience et grâce à la confiance que lui témoignent toutes nos élégantes parisiennes, il a pu créer ou réunir tout cet arsenal de la coquetterie dont elles peuvent profiter aujourd'hui.

Puisque nous venons de présenter à nos lectrices le parfumeur mondain, rappelons-leur que, désireux de leur plaire toujours, il tient à leur disposition, à l'occasion des étrennes, un grand choix d'articles de parfumerie et de toilette, en orfèvrerie, argenterie et écaille, du goût le plus exquis. Un joli nécessaire en argent ciselé, garni de brosserie de premier choix, fourni des parfums et des crèmes et poudres de la Parfumerie des Orchidées est un cadeau de jour de l'an délicieux pour une parisienne. Ajoutons aussi, qu'à chaque lectrice du *Figaro Illustré* qui lui en fera la demande, 245, rue Saint-Honoré, il offre gratuitement la nouvelle édition de son *Catalogue-Conseiller*, dans lequel il traite d'une façon pratique de la coiffure, du travesti, de la parfumerie, des fards, etc. Dans les mêmes conditions, Lenthéric leur expédiera la dernière édition des *Conseils de Beauté*, dont le succès va toujours en augmentant.

Et maintenant au prochain numéro la première conférence.

ÉTRENNES 1893

SOUVENIRS D'UN VIEUX SOLDAT DE LA GRANDE ARMÉE

Le Capitaine PARQUIN

ILLUSTRATIONS PAR FÉLICIEN DE MYRBACH, HENRI DUPRAY, WALKER, LUCIEN SERGENT, MARIUS ROY

Introduction par FRÉDÉRIC MASSON

Un magnifique volume in-4° de plus de 300 pages. — Prix du volume : Broché, 20 francs ; Cartonné, 25 francs ; Relié amateur, 30 francs.

EN VENTE CHEZ BOUSSOD, VALADON ET Cie, ÉDITEURS, 9, RUE CHAPTAL, PARIS

LE FIGARO ILLUSTRÉ DE 1892

Un magnifique volume de près de 300 pages ; plus de 400 illustrations

Relié toile, fers spéciaux, or et couleurs. — Prix : 42 francs pour la France. — Pour l'Étranger, le port en sus.

EN VENTE CHEZ GUSTAVE HAZARD, 8, RUE DE PROVENCE, PARIS

LE FIGARO MUSICAL DE 1892

Quatre magnifiques volumes reliés toile. — Prix : 42 francs pour la France. — Pour l'Étranger, le port en sus.

EN VENTE :

AU FIGARO, 26, RUE DROUOT ET A LA LIBRAIRIE MUSICALE PAUL DUPONT, 4, RUE DU BOULOI, PARIS

POUDRE de RIZ SPÉCIALE
Préparée au Bismuth.
Hygiénique, Adhérente,
Invisible.

VELOUTINE FAY

CH. FAY
INVENTEUR
PARIS — 9, rue de la Paix — PARIS
Exiger la Marque : CH. FAY

Ayuntamiento de Madrid

FIGARO ILLUSTRÉ

Tome Quatrième

Ayuntamiento de Madrid

Typogravure & Imprimerie BOUSSOD, VALADON & Cie.

Ayuntamiento de Madrid

1893

JANVIER-DÉCEMBRE

FIGARO ILLUSTRÉ

Tome Quatrième

LE FIGARO, 26, rue Drouot

BOUSSOD, VALADON & CIE, ÉDITEURS

RUE CHAPTAL, 9, PARIS

1893

Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid

Onzième Année. Deuxième série. — N° 34.

FIGARO ILLUSTRÉ

Janvier 1893

Une Gauloise (Tunique recouverte d'une saie.) — Capétienne (1000) (La tenaille.) — Règne de Charles VII (1450) (Le hennin.) — Règne de François Ier (1520) (Le chaperon.) — Règne de Henri III (1575) (La fraise.)

Règne de Henri II (1550) (L'escafion.) — Règne de Henri IV (1600) (La grande collerette.) — Règne de Louis XIII (1640) (Corsage à longue pointe.) — Règne de Louis XIV (1700) (La fontange.) — Règne de Louis XV (1750) (Robe à petits paniers.)

Règne de Louis XVI (1780) (Coiffure à la Sémiramis.) — Révolution (1792) Grand chapeau.) — Règne de Napoléon Ier (1810) (Diadème à la grecque.) — Règne de Charles X (1830) (Coiffure à la girafe.) — Règne de Napoléon III (1860) (La crinoline. — République Française (1892)

LES POUPÉES DE MADAME CHARLES COSSON

(Exposition des Arts Décoratifs).

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Le Nouveau-Né, par Corcos.

L'Escamoteur, par Marquet.

Les Poupées de Madame Charles Cosson (Exposition des Arts décoratifs), par T. G. ; reproductions directes.

La Vie artistique ; quelques notes sur la littérature et l'illustration enfantines par Armand Dayot. Dessins de Topffer.

Nos Gravures, par L.

Les Livres, par R. M.

Pierrot dompteur, par Paul Guigou ; illustrations en couleurs de A. Vimar.

Le petit Tambour d'Austerlitz, par le Commandant Grandin ; illustrations en couleurs de Marius Roy.

Hop ! dans mon sac ! légende russe, par Denis Grigorieff ; illustrations de Caran d'Ache.

Une Vocation, saynète par F. Galipaux ; photographies instantanées de Camus.

Couverture : *Pour les Bébés,* par Tofano.

La Vie artistique

QUELQUES NOTES SUR LA LITTÉRATURE ET L'ILLUSTRATION ENFANTINES

Deux écrivains se sont également partagé les heures les plus agréables de mon enfance : *Rodolphe Wyss*, l'auteur du *Robinson suisse*, et cet excellent Topffer, dont les récits tout parfumés d'une si touchante simplicité charmaient Gœthe lui-même qui s'extasiait devant « l'âne qui chardonne » et « le gai voyageur tyrolisant aux échos. » — Qu'ils soient bénis tous deux pour les doux instants qu'ils m'ont fait passer et aussi pour les riants souvenirs qu'ils m'ont laissés et qui vivent dans mon esprit avec une si curieuse persistance ! Car je ne puis vous oublier, mes pauvres amis, abandonnés pendant de longues années là-bas, bien loin, dans une île déserte de l'Océan pacifique, et tous si braves, si courageux, si industrieux (Ernest surtout...) et tous si dociles aux sages leçons de leur cher papa, dont l'ensemble des conseils forme une sorte d'*encyclopédie* en pratique, un code d'éducation physique, intellectuelle et morale, d'une formule très facile à saisir.

Robinson Crusoé, le Robinson de Daniel de Foë, d'une individualité si frappante, d'un courage moral si indomptable, excitait mon admiration, mais toute mon affection d'enfant allait vers le *Robinson-papa*, de Rodolphe Wyss. Et je vois encore le coin ombreux de la tonnelle où je m'isolais au retour de l'école pour lire avec recueillement toutes ces belles choses, dans la traduction de la bonne madame de Montolieu, pendant que les oiseaux, rassurés par mon silence et mon immobilité, s'égosillaient autour de moi dans le grand jardin paternel et que des papillons insolents venaient se poser sur mes cheveux, sans pour cela me distraire. Heureux âge, en vérité ! Le plus beau de la vie..

⁂

Le seul nom de Topffer évoque dans mon esprit tout un monde bizarre d'êtres extravagants et grotesques ; des Vieux-Bois, des docteurs Festus, des Pencil, des Jabot, des Crépin, des Cryptogames... se tortillant d'une façon très ridicule au milieu d'invraisemblables aventures, contées d'un crayon spirituellement satirique, sans méchanceté... Puis je vois aussi de belles contrées montagneuses, dont les hauteurs alpestres ont été dessinées par Calame, les figures par Girardet, les sous-bois, les prairies et les vallées ombreuses et fraîches, par Français et Daubigny, et que traversent de longues théories d'enfants joyeux tous armés d'alpen-stock, la blouse serrée à la taille et le sac au dos. Ils marchent dans un ordre tout militaire sous la direction de Topffer lui-même, ne rompant les rangs que pour mieux escalader les cimes des monts et franchir les torrents, et toujours très attentifs, dans leurs courses en zigzags, aux leçons du guide paternel et savant qui leur explique les merveilles et les mystères de la nature en tenant continuellement ouvert devant eux le grand livre d'étude.

Et songeant à toutes ces choses, à toutes ces fraîches et lointaines impressions, je ferme involontairement les yeux pour mieux revoir mes bons amis d'autrefois et pour revivre délicieusement ma jeunesse perdue, au seul souvenir des étonnantes mésaventures de l'infortuné Cryptogame et en écoutant dans l'éloignement du passé les échos joyeux des monts d'Erlembach, redire les leçons du vieil instituteur genevois.

Rodolphe Wyss et Rodolphe Topffer ! Vrais immortels ceux-là, car aussi longtemps que l'homme vivra, il trouvera dans la naïve fraîcheur de leurs récits de quoi émerveiller sa jeune âme ; et devenu vieux, il gardera toujours de ces lectures du jeune âge, un vivifiant souvenir au fond de son cœur blasé.

⁂

Ces pensées empreintes, je le reconnais, d'une certaine mélancolie, naissaient dans mon esprit, il n'y a qu'un instant, pendant que j'errais sur les boulevards, au milieu de l'odieuse bousculade de la foule, m'arrêtant parfois devant les étalages des libraires, encombrés de livres aux reliures écarlates et dorés sur toutes les tranches. Combien de ces rouges volumes, d'une mise extérieure si luxueuse et qui bientôt seront dispersés aux quatre coins du monde, auront le don précieux de plaire à leurs petits lecteurs ?

On peut dire que c'est l'éditeur Pierre Hetzel qui a vraiment inauguré la littérature enfantine en France. Doué de beaucoup d'esprit et possédant un remarquable talent d'écrivain, il ne se borna point à être simplement éditeur : il utilisa très souvent sa plume sous le pseudonyme, devenu si populaire, de *P.-J. Stahl*, dans des publications qui sortaient de sa maison.

Tous les enfants de France, de deux ans à quinze ans, depuis ceux qui trouvent leur nourriture spirituelle dans la *Bibliothèque de mademoiselle Lili et de son cousin Lucien*, jusqu'à ceux qui rêvent d'aventures extraordinaires à la suite de César Cascabel ou de Claudius Bombarnac, devraient souscrire en masse à un monument commémoratif qui serait élevé à la gloire de J.-P. Stahl.

Le succès considérable obtenu par la librairie Hetzel auprès du public enfantin, qui constitue, il faut bien le reconnaitre, une très précieuse clientèle, ne tarda pas à exciter une vive émotion chez tous les éditeurs, et les plus graves, les plus solennels, les plus académiques, ceux qui jusques alors s'étaient pour ainsi dire spécialisés dans la publication d'œuvres d'enseignement pur et de livres aux formes abstraites ou à la tournure divinement parnassienne ne dédaignèrent pas de réserver une partie très importante des rayons de leurs bibliothèques aux volumes enfantins.

⁂

Et dire qu'il y a vingt ans à peine une maison seule paraissait avoir le monopole des livres de la jeunesse et ceux qui ne sortaient pas de ses presses étaient des traductions de chefs-d'œuvre étrangers signés de noms d'auteurs Suisses, Anglais, Danois ou Allemands !... Oh ! ces quelques rares volumes, très facilement choisis, que nos bons parents nous mettaient entre les mains et que nous relisions jusqu'à l'usure des pages ! le *Robinson suisse*, le *Robinson Crusoé*, *Voyages en zigzag*, les *Aventures du baron de Munchausen*, les *Contes d'Andersen*... etc. Livres merveilleux dont la durée sera celle de l'éternité de la jeunesse !

Est-il une gloire plus enviable que celle de ces écrivains de génie, qui, pendant toute leur vie, rassemblèrent les purs trésors de leur pensée pour enrichir les candides et naïves intelligences des petits et qui, du haut de leur calme et lumineuse immortalité, entendent monter vers eux, comme un frais concert de bénédictions, fait de gazouillements et de rires sans fin, la joie délirante de la jeunesse du monde entier, charmée par leurs récits !

On comprend sans peine que les peuples aient élevé des monuments à ces grands conteurs, et jamais statue ne me sembla plus justifiée que celle d'Andersen, qui se dresse tout près du joli château de Rosenborg (la maison des roses), au beau milieu du Kogenshave (le Luxembourg de Copenhague), et semble conter éternellement de belles histoires merveilleuses aux fillettes et aux petits garçons qui viennent jouer à ses pieds sous l'œil inattentif des nounous.

Je viens de nommer cet excellent baron de Munchausen. En voilà encore un dont je recommande à mes jeunes lecteurs les extraordinaires aventures ! Je reconnais que le baron Jérôme, qui est d'ailleurs

Ayuntamiento de Madrid

un véritable personnage historique, né en Hanovre et non sur la Cannebière, comme on serait tenté de le croire, narre parfois ses exploits avec une certaine exagération exempte de modestie. Mais son sang-froid de narrateur est si imperturbable et si naïf, il raconte avec une simplicité si naturelle les mensonges les plus invraisemblables, qu'on ne pense qu'à rire à plein cœur en l'écoutant, ou plutôt en écoutant ses historiens officiels Raspe, Burgër et Schnorr, qui ont tour à tour enregistré et... amplifié les exploits abracadabrants de l'ultra Don Quichotte tudesque. Cet inoubliable livre doit faire partie aujourd'hui de toutes les bibliothèques enfantines, car dans la très remarquable et définitive traduction qui en a été faite par M. Théophile Gautier (fils), le texte, déjà si intéressant par lui-même, a été semé de superbes dessins par Gustave Doré, dont la fantaisie étourdissante et la verve intarissable se prêtaient si bien à l'illustration des folles équipées de l'héroïque hâbleur.

⁂

Ce qui de nos jours caractérise la littérature enfantine, ce n'est pas uniquement le luxe trop éclatant de son habillement — l'industrie d'art a encore bien des progrès à faire pour trouver la formule parfaite de la reliure des livres d'étrennes — mais la véritable richesse artistique de son illustration. Comme Gustave Doré, pour les *Exploits du baron de Munchausen*, de nombreux artistes très renommés ont prêté leur concours à l'illustration d'ouvrages d'enfants, et la liste serait longue à dresser des volumes qui, par le mérite de *leurs images*, sont dignes de tenir une place d'honneur dans la bibliothèque artistique d'un amateur. Mais ce qui ajoute encore à la valeur de ces livres charmants, c'est que presque toujours l'illustration orne un texte des plus choisis. Aussi, grâce à cette intime et brillante collaboration de l'écrivain et de l'artiste, pendant que par la lecture l'esprit de l'enfant recueille de précieuses leçons, son sens esthétique s'éveille, son goût se développe, son œil charmé se familiarise peu à peu avec le doux mystère des couleurs et des formes. Il n'est vraiment pas pour le jeune âge d'enseignement plus fécond que celui qu'il trouve dans ces livres aux heureuses combinaisons et où sa frêle et sensible intelligence se plonge avec joie, pour en ressortir toute pleine de persistants souvenirs, de riantes visions, d'impressions inoubliables.

Nous n'en finirions pas s'il nous fallait seulement mentionner dans

cette chronique, trop rapide pour un aussi vaste sujet, les livres aujourd'hui de plus en plus nombreux, qui, aussi bien par le texte que par l'illustration, méritent d'être signalés à l'attention de nos jeunes lecteurs désireux de s'instruire en s'amusant. Voici, par exemple, formant autant de frais recueils, composés avec un goût exquis et où l'on peut trouver les plus jolis contes de Theuriet, de Pouvillon, de Paul Arène, les poésies de Coppée accessibles à l'enfance..., d'exquises publications ornées d'aquarelles et de dessins par Myrbach, Rejchan, Pille... avec gravures de Florian. C'est encore Pille qui a illustré à la même bibliothèque et avec beaucoup de maîtrise, une réelle couleur historique, le beau livre de M. Gaston de Raisme, tout vibrant de patriotisme : les *Soldats de France*. Signalons aussi les *Scènes et épisodes de l'Histoire nationale*, par M. Charles Seignobos, œuvre d'une remarquable clarté de style, mise par un esprit éminent à la portée des jeunes intelligences et ornée de soixante compositions inédites signées des noms de : J.-P. Laurens, Cormon, Luc-Olivier Merson, Albert Maignan, Detaille, Rochegrosse, Aimé Morot, Luminais... Voici, conçu à la vérité, dans un autre ordre d'idées moins graves, deux autres livres d'un tour d'esprit charmant et bien faits pour réjouir l'enfance : la *Sœur de Pierrot* et *Dansons la Capucine*, texte d'Arsène Alexandre, qui a eu la bonne fortune d'avoir pour collaborateurs deux des plus habiles et plus spirituels illustrateurs de l'époque : Louis Morin et Adolphe Willette... Et ces beaux ouvrages, si instructifs et si intéressants : *Le Livre* et *Paris en 1789*, de MM. Louisy et Albert Babeau, où les plus curieuses et plus rares estampes de l'époque ont été reproduites avec un art si parfait !...

Mais c'est surtout dans l'album, genre de publication éminemment anglais, et où nos voisins d'outre-Manche excellaient encore il y a quelques années, que la verve artistique de nos dessinateurs de talent s'est manifestée avec le plus de succès. On peut dire que nos éditeurs ont trouvé aujourd'hui la formule idéale de ce genre de livre, dont le format se prête d'ailleurs beaucoup au développement fantaisiste de l'illustration. L'album modèle a été réellement réalisé avec l'*Equitation puerile et honnête*, de Crafty, avec la série des délicieuses plaquettes de Mars : *Compères et Compagnons*, *Nos chéris*, *Joies d'enfant*, d'une couleur si délicate et si caressante et qui font tout à la fois la joie de monsieur, de madame et de bébé, et surtout avec ces ravissants albums de Boutet de Monvel : les *Fables de La Fontaine*, illustrées pour enfants, et ce petit chef-d'œuvre qui s'appelle la *Civilité puérile et honnête*, œuvre exquise, un des plus purs chefs-d'œuvre de la littérature enfantine illustrée et d'un art bien supérieur au préraphaélisme un peu embourgeoisé de Kate Greenaway et de Walter Crane qui, dans leurs meilleures illustrations, dans celles de l'*Homme à la flûte*, de Browning et des *Flora's feast*..., paraissent opaques et lourds à côté de Boutet de Monvel.

Mentionnons encore parmi les albums qui se recommandent à l'attention des enfants par la valeur artistique des illustrations qu'ils renferment, le désopilant *Tennis à travers les âges*, par M. A. Guillaume et ces amusants recueils ayant pour simple titre : *Images enfantines* et où figurent de nombreuses compositions humoristiques délicatement coloriées et dues aux pinceaux spirituels de : Steinhel, Godefroy, Vogel, Fraipont, Does, Job..., etc. Que nous voilà loin de ces bonnes images d'Epinal qui firent la joie de notre naïve enfance ! Et comme tout doit finir par des chansons, nous conseillons aussi très vivement à nos petits lecteurs de charmer les heures de repos de leur petit papa et de leur petite mémé en leur hurlant à tue-tête : les *Petits lapins*, les *Pantins*, les *Soldats de plomb*, *Polichinelle*, dont les rimes très sonores, joyeusement alignées par l'excellent chansonnier Jules Jouy, ont très agréablement été mises en musique par MM. Blanc et Dauphin, et à travers les doubles croches et l'étourdissante cascade des hexamètres, circule, comme une riante farandole, toute une jolie illustration coloriée, que ce pauvre Adrien Marie exécuta avant son voyage mortel en Afrique. Cet album musical, qui porte pour titre la *Chanson des Joujoux*, est une véritable petite œuvre d'art enfantin, et c'est pour cela que je la signale à cette place.

ARMAND DAYOT.

MM. Garnier frères, éditeurs des Albums de Topffer, ont bien voulu nous accorder l'autorisation de reproduire les dessins qui accompagnent l'article de notre collaborateur.

(N. d. l. R.)

LES POUPÉES

DE MADAME CHARLES COSSON

L'un des plus gros succès de l'Exposition des arts de la femme a été, sans contredit, autour de la vitrine contenant les seize délicieuses petites personnes dont nous donnons la reproduction à notre première page. Ce sont de vraies merveilles que ces figurines où se résume la coquetterie de la femme française à travers les âges.

Nous avons voulu connaître leur histoire et nous nous sommes adressé à madame Charles Cosson elle-même, la généreuse donatrice du Musée des arts décoratifs.

Madame Cosson nous a donné sur son œuvre les renseignements suivants, nous ne saurions mieux faire que de les reproduire ici :

« L'idée de faire cette collection de poupées m'est venue en causant avec le conservateur du Musée des Arts décoratifs qui regrettait de n'avoir pu faire figurer à l'Exposition des arts de la femme une histoire du costume, représentée par des mannequins habillés.

« Je collectionne tous les objets du XVIIIe siècle ; les dentelles, les étoffes et surtout les gravures anciennes : j'ai 800 gravures de modes, j'ai aussi plusieurs ouvrages sur le costume, c'est avec ces éléments que j'ai pu composer les toilettes de mes poupées ; pressée par le temps, je n'ai pu représenter toutes les époques intéressantes, mais je

Ayuntamiento de Madrid

me propose de compléter la collection avant son installation définitive au Musée des Arts décoratifs, auquel je l'ai donnée.

« J'ai habillé moi-même et *moi seule* les seize poupées, sauf quelques coutures sans importance que j'ai fait faire aux femmes de chambre. J'ai taillé et ajusté les robes, je les ai brodées et ornées, j'ai fait les chapeaux, les bonnets, la bijouterie, etc.

« J'ai rencontré une très grande difficulté pour les perruques et ce n'est qu'après avoir longtemps cherché que j'ai trouvé un coiffeur de l'Opéra qui a bien voulu se charger du travail, à la condition que je lui donnerais toutes les indications et que je lui ferais un dessin, pour chaque poupée, représentant la face, le profil et le chignon. »

Comme on le voit, les doigts de fée de madame Cosson tiennent la plume aussi bien que l'aiguille. T. G.

NOS GRAVURES

Par cette glaciale journée de décembre, et malgré la neige, Madame est sortie pour courir les magasins Ne faut-il pas garnir l'arbre de Noël, préparer les étrennes pour ses bébés et pour ceux de ses amies ? Elle a fait une ample moisson, et le valet de pied qui la suit a sa charge de cartons, de polichinelles, de sabres et de poupées.

Elle monte, d'un léger et gracieux mouvement, les marches du perron de l'hôtel, présentant au spectateur le pur ovale de son visage et la franchise de son regard. Tofano a peint là sur cette couverture de janvier, une œuvre exquise et, ce qui ne gâte rien, d'une élégance dont les mondaines apprécieront certainement l'entière correction. Il est vrai que l'artiste a eu deux collaborateurs que nous pouvons nommer ici sans crainte de paraitre leur faire une réclame dont ils n'ont point besoin : Madame Camille Roger lui a prêté obligeamment l'un de se plus réussis modèles de chapeau, et Grünwaldt a mis à sa disposition ses plus riches fourrures.

Le *Nouveau-né*, de Corcos, aurait aussi bien pu s'intituler « un heureux de ce monde ». Sera-t-il assez choyé, assez caressé, assez embrassé, assez pomponné, assez poudré, ce petit bijou de chien qui tient dans le creux de cette menotte! Sa jeune maitresse, sa maman plutôt, n'a pas pris le temps de s'habiller et, au saut du lit, son premier sourire qui sera, n'en doutez pas, suivi d'un gros baiser, est pour son toutou chéri.

Les pauvres ont leurs joies, plus vives que celles des riches, car elles sont plus rares. Voyez-les rire et s'ébahir, ces petits écoliers de campagne, en face de cet *Escamoteur* ambulant et famélique, qui extrait un œuf de la tête d'un de leurs camarades. Le patient n'a pas l'air très rassuré et c'est cependant le plus hardi de la bande.

Cette scène rustique a été rendue avec simplicité, bonhomie et belle humeur par M. Marquet. L.

Les Livres

La venue prochaine de la nouvelle année a fait éclore dans la vitrine des éditeurs le livre d'étrennes. Il n'y a pas très longtemps encore que « le livre d'étrennes » avait pour l'acheteur un prestige tout particulier ; il s'éloignait du volume courant non seulement par son texte mais encore et surtout par sa reliure qui affectait un luxe auquel on n'était pas habitué alors. Aujourd'hui, par suite des progrès réalisés au point de vue de l'édition, le livre d'étrennes ne diffère pas beaucoup des autres, et les étalages de libraires sont composés toute l'année d'ouvrages dont la seule brochure est autrement artistique et charmante que les reliures de jadis. Mais l'usage veut qu'aux approches du jour de l'an on signale les livres d'étrennes, et nous n'aurions garde d'y manquer. Nous prendrons cependant avant la liberté de passer rapidement en revue quelques-unes des nouveautés publiées en ces deux derniers mois.

Nous commencerons par le stock aussi considérable que choisi de la librairie Charpentier. La quatrième série de la *Correspondance de Flaubert* comprend les lettres intimes du grand écrivain ; si bien intimes, ajoutons-nous, qu'on ressent en les lisant comme un vague sentiment de commettre une indiscrétion. Il est certain qu'une notable partie de cette correspondance — sinon la totalité — n'aurait pas été publiée du vivant de l'auteur, avec son assentiment. Si intéressantes que soient ces pages dans lesquelles Flaubert révèle avec amertume toutes les petites misères de sa vie littéraire, peut-être eût-il mieux valu n'en autoriser la lecture que plus tard, par d'autres que nous.

M. Stryienski a recueilli, d'après le manuscrit autographe de Stendhal les *Souvenirs d'Egotisme* qu'il fait suivre de *Lettres inédites* empruntées à diverses collections et écrites de 1801 à 1841. Le travail de M. Stryienski complète les *Mémoires de Stendhal*, dont les trois volumes comprennent tout ce que Beyle a laissé de documents autobiographiques.

Deux romans, l'*Aube*, de M. Adolphe Tabarant, et l'*Ame errante*, de M. Paul Brulat, ont droit aux mêmes éloges, bien que d'un genre différent. Il se dégage du premier, qui fait revivre et synthétise les premiers temps de la Révolution, comme une évocation grandiose de la fin du siècle dernier, depuis la convocation des Etats-Généraux jusqu'à la prise de la Bastille. L'*Ame errante* est une étude approfondie de l'âme humaine, qui emprunte au roman le charme d'une histoire vécue.

A noter une traduction complète des œuvres dramatiques de Sir Edward Bulwer Lytton, l'auteur dramatique anglais, par M. Georges Duval, et dans la *Nouvelle collection*, *Hélène et Jacques*, d'Edmond Deschaumes, une charmante histoire d'amour, très simple et très touchante en même temps que d'une stricte moralité.

M. Edmond Tarbé a fait paraître, chez Calman-Lévy, l'*Histoire d'Angèle Valoy*, un ouvrage sur l'intérêt duquel les lecteurs du *Figaro* ont été édifiés par une précédente publication en feuilleton, et que beaucoup d'entre eux voudront relire en livre.

Sous ce titre : l'*Etui de Nacre*, M. Anatole France a rassemblé une suite de récits ou pour mieux dire de vivantes évocations, d'événements des temps lointains, mélangés à de petits tableaux modernes. Tel *Gestas*, ce délicieux croquis d'une parfaite modernité, si différent de la *Messe des Ombres*, du *Jongleur de Notre-Dame-de-Liberette*, et d'autres morceaux empreints d'un charme persistant comme une odeur d'encens. Traité par un écrivain de race, l'*Etui de Nacre* est un livre qui plaira à tous les genres de lecteurs. Il en sera de même pour les *Contes sur Porcelaine*, de M. Jean Madeline, un recueil d'une trentaine de nouvelles qui présentent, de par l'unité de sentiment avec laquelle elles ont été conçues, une véritable homogénéité.

Rappelons pour mémoire, la double réussite du *Roi au Masque d'or*, de Marcel Schwob, et de *Promesse*, le dernier ouvrage de M. Jules Case, parus chez Ollendorf.

Mentionnons, pour clore notre tâche, chez Masson, le *Problème de la Vie*, par le marquis de Nadaillac, pour les amateurs de lecture sérieuse, et pour ceux qu'attentionne un genre plus léger, le *Boulevard*, de MM. Ed. Benjamin et Paul Desachy, un amusant kaléidoscope du Paris mondain, littéraire, artistique et dramatique. Passons maintenant à la nomenclature, que nous écourterons forcément, des livres dits d'étrennes.

C'est d'abord *Cosmopolis*, la dernière œuvre de Paul Bourget, que les maitres écrivains E. Zola, Coppée, Theuriet ont pris soin de présenter au public mieux que quiconque pourrait le faire. En fait de livre d'étrennes, c'est là, croyons-nous, un cadeau tout indiqué. Même recommandation pour le *Luxe français* et la *France artistique*, les deux superbes publications éditées par la Librairie illustrée, ornées de magnifiques gravures faites pour charmer à la fois l'œil et l'esprit.

Pour ceux qu'intéressent les voyages, nous citerons, au courant de la plume : *Claudius Bombarnac* et le *Château des Carpathes*, de Jules Verne, l'*Acropole de Suse*, le merveilleux ouvrage de Marcel Dieulafoy, les *Régions Audines*, d'Elysée Reclus, les *Iles oubliées*, de M. G. Vuillier, *A travers l'Asie centrale*, par Henri Moser, *Trois ans chez les Argentins*, par Romain d'Aurignac, avec des illustrations de Riou ; *Du Caucase aux Indes*, par Gabriel Bonvalot, sans oublier les *Capitales du Monde*, dont nous avons parlé ici même dans un précédent numéro.

A l'usage de la jeunesse, comme disent les catalogues, nous mentionnerons plus spécialement : *Bons cœurs et braves gens*, par Maxime du Camp, les *Aventures et Mésaventures de Joël Kerbaba*, par Eugène Mouton ; *Notre amie Polly*, par Mirzel, avec des illustrations de Fernand Fau ; *Ce bon Loff*, par Mlle Lejeune ; les *Histoires de Tante Rose* ; les *Contes d'un vieux Savant*, les *Contes de la grande Sœur*, la *Neuvaine de Collette* et les amusants albums de Mars, de Boutet de Monvel et de Grafty, sans oublier ceux de Caran d'Ache qui forcent le rire des plus récalcitrants.

Nous finirons par une dernière liste de titres dans laquelle grands et petits, rieurs et sérieux peuvent choisir indifféremment : *Les Jeux forains*, par Hugues Le Roux ; *Les Types de Paris*, illustrés par Raffaëlli ; le *Rhône*, la *Franche-Comté*, *Mémoires du général baron de Marbot*, la *Russie et les Russes*, de Victor Tissot ; *Jésus-Christ*, par le R. P. Didon ; *Un cas de rupture*, par Alex. Dumas fils ; *Rembrandt et son œuvre*, par Charles Blanc ; *Paris ignoré* ; *Du Pont Royal au Pont de Sully*, par Octave Uzanne ; *A travers le Groënland*, de Nausen Fridtjof. R. M.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

HIVER 1892-1893

Billets d'aller et retour de famille pour les stations thermales et hivernales des Pyrénées et du golfe de Gascogne : Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn.

Des billets d'aller et retour de famille, de 1re et de 2e classe, sont délivrés toute l'année à toutes les stations du réseau d'Orléans, avec faculté d'arrêt à tous les points du parcours désignés par le voyageur, pour les stations hivernales et thermales du réseau du Midi, et notamment pour Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn, etc., avec les réductions suivantes, calculées sur les prix du tarif général d'après la distance parcourue, sous réserve que cette distance, aller et retour compris, sera d'au moins 500 kilomètres :

Pour une famille de 2 personnes, 20 °/o ; 3 personnes, 25 °/o ; 4 personnes, 30 °/o ; 5 personnes, 35 °/o ; 6 personnes ou plus, 40 °/o.

Durée de validité : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée. La durée de validité des billets de famille peut être prolongée une ou deux fois de 30 jours, moyennant le paiement, pour chacune de ces periodes, d'un supplément égal à 10 °/o du prix du billet de famille.

AVIS. — La demande de ces billets doit être faite quatre jours au moins avant le jour du départ.

TABLES DU FIGARO ILLUSTRÉ

MM. les abonnés recevront gratuitement, avec le fascicule de janvier 1893 les tables des matières contenues dans le volume de 1892, ainsi que les titre et faux-titre de ce volume.

MM. les libraires, ainsi que les acheteurs au numéro qui désireraient recevoir ces tables, sont priés d'adresser leurs demandes à M. Hazard, 8, rue de Provence, concessionnaire de la vente.

Le prix des tables, des titre et faux-titre (8 pages en tout), est de 50 centimes.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré *sont sa propriété exclusive.*

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

ABONNEMENTS AU *FIGARO ILLUSTRE*

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence.

S'adresser également à M. Hazard pour se procurer des exemplaires des fascicules précédemment parus.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières.

Ayuntamiento de Madrid

(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright by Boussod, Valadon & Cie, 1892.

LE NOUVEAU-NÉ

Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid

PIERROT DOMPTEUR

par

Paul Guigou

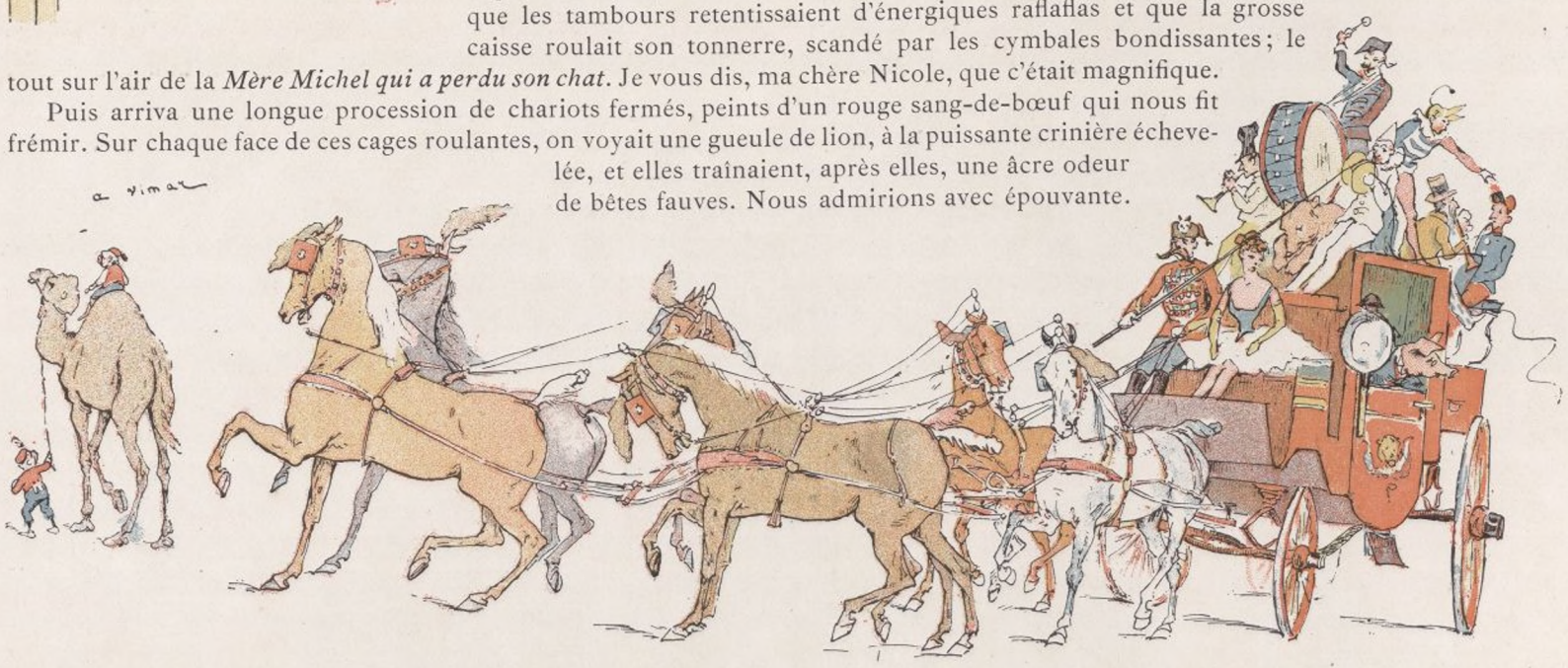
et

A. Vimar

Non, ma chère Nicole, vous n'avez jamais vu de plus belle ménagerie que celle du grand, grand dompteur Gamby des Bosques, de Marseille. J'étais bien jeune, quand, moi, je la vis; j'avais à peu près votre âge, mais je n'ai pas oublié mon émerveillement et je me rappelle, comme une chose d'hier, sa magnifique entrée dans la calme petite ville que nous habitions en ce temps-là.

D'abord s'avançait un chameau, qui marchait d'un pas grave et lent, sous la conduite de singes costumés en négrillons de Venise. Puis venait une superbe voiture, attelée de chevaux caparaçonnés et sur laquelle des musiciens faisaient une musique d'enfer. Les trombones s'époumonaient; les fifres piaulaient; les pistons jetaient des aboiements éperdus, pendant que les tambours retentissaient d'énergiques raflaflas et que la grosse caisse roulait son tonnerre, scandé par les cymbales bondissantes; le tout sur l'air de la *Mère Michel qui a perdu son chat*. Je vous dis, ma chère Nicole, que c'était magnifique.

Puis arriva une longue procession de chariots fermés, peints d'un rouge sang-de-bœuf qui nous fit frémir. Sur chaque face de ces cages roulantes, on voyait une gueule de lion, à la puissante crinière échevelée, et elles traînaient, après elles, une âcre odeur de bêtes fauves. Nous admirions avec épouvante.



Ensuite défilèrent toutes sortes de bêtes curieuses et d'animaux étranges. Il y en avait de si drôles qu'à peine pouvait-on les croire vrais.

Mais voici qu'au claquement des fouets et dans un tintamarre de trompettes, apparut un char véritablement triomphal. Il était éblouissant, tout de flamme et d'or. A chaque angle, de grosses lanternes de verre étincelaient, pareilles à d'énormes diamants, et des panaches en plumes ondulaient avec majesté. Aux harnais des trois couples de chevaux, aux jantes des roues, cliquetaient mille petits miroirs lançant des gerbes de feux. Les drapeaux flottaient au vent et les banderolles se tordaient, telles que des couleuvres multicolores.

Au centre de cette gloire trônait l'auguste Gamby des Bosques, l'intrépide, l'héroïque, l'illustre, l'incomparable, l'unique Gamby des Bosques, de Marseille.

Des sourcils touffus abritaient ses yeux dont l'éclair terrifie les rois du désert; son nez crochu semblait d'un oiseau de proie, et des moustaches démesurées pendaient jusque sur sa poitrine qui, toute bardée de médailles et de décorations, luisait comme un soleil. Pourtant sa mine n'était pas d'un trop méchant homme, et son expression avait je ne sais quoi de farouche et de bonasse en même temps.

Près de lui, un serpent vivant enroulé au cou, se tenait son élève bien-aimé, le disciple selon son cœur, il signor Alligatori. Oh! la vilaine tête! et quelle figure de louche canaille! Un œil bête et faux, un fade sourire d'homme qui se croit séduisant, des cheveux filasse plaqués sur un crâne étroit, des dents gigantesques rangées en herse sous une

Ayuntamiento de Madrid

moustache d'une couleur qu'on ne saura jamais dire. D'où pouvait sortir cet oiseau-là? Il avait l'air d'un dentiste italien, qui ressemblerait à un Polonais maître de danse ou professeur de billard. De fait, avant d'être étudiant-charmeur de serpents, il signor Alligatori avait conquis de la renommée dans l'art dentaire. On racontait même qu'il avait extirpé une molaire royale, une molaire de tête couronnée. Et cette précieuse dent, à trois racines s'il vous plaît, il la portait ordinairement en sautoir, au revers de son justaucorps orné de brandebourgs et d'olives en argent.

Cet imbécile était lâche et féroce. Armé d'un redoutable nerf de bœuf à pointes aiguës, qu'il avait le cynisme d'appeler *sa loi Grammont*, il s'amusait souvent à fouailler, à travers les barreaux de leur cage, les pauvres bêtes tremblantes. Calmez-vous, ma chère Nicole, vous verrez que ces forfaits ne lui portèrent pas bonheur.

A la gauche de l'illustrissime Gamby des Bosques, souriait sa fille, l'exquise Colombine, jolie comme une fée, fraîche comme fleur rose et blanche. Et derrière elle, et la couvant des yeux, Pierrot dans son ample blouse couleur des neiges. Et déjà, ma chère Nicole, votre belle âme est pleine de pitié pour ce pauvre Pierrot, si éperdument amoureux de Colombine que son père destine à être la femme du triste signor Alligatori.

Après que le tour de ville eut été achevé dans les fanfares, les longs éclats de trompettes et les cris perçants de tous les marmots accourus en tumulte, la caravane rentra sous ses tentes, mais nous restâmes à nous ébahir devant les toiles peintes qui entouraient le cirque immense, bâti de planches.

C'étaient des ours blancs se promenant sur des banquises et des troupeaux de zèbres fuyant devant l'incendie des pampas. C'était la chasse au lion par des spahis, et le radeau de la *Méduse* où l'on tire au sort pour savoir qui sera mangé. Un tableau représentait une dame endormie dans un hamac, tandis qu'un horrible boa constrictor descend vers elle du haut d'un palmier. Par bonheur un Indien arrive à temps, et avec sa carabine vise le serpent à la tête. On voyait encore un grand éléphant avec de longs poils sur tout le corps, le mammouth. Cette bête-là n'existe plus sur terre.

Nous n'étions jamais assouvis de contempler toutes ces choses belles et mystérieuses, qui nous parlaient de voyages en pays lointains, de périls, de guerres et d'aventures.

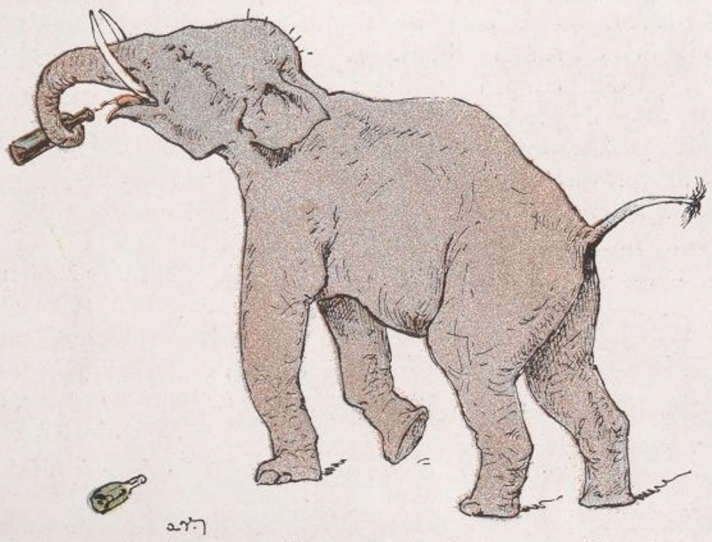
Comment pourrais-je, ma chère Nicole, vous énumérer tous les animaux dont se composait la ménagerie de l'incomparable Gamby des Bosques, au moment où elle fut le théâtre de l'espèce de drame bouffe ou de tragique comédie que je veux vous conter aujourd'hui? Il y avait quantité de bêtes féroces dont je ne dirai rien, mais il y avait encore quelques bêtes familières et savantes, vivant entre elles et qui formaient une petite société assez intéressante, ma foi! Celles-là, vous permettez que je vous les présente.

Il y avait une girafe, qu'on appelait Yolande, personne un peu mûre, pleine de dignité. Elle regrettait l'ancien régime et se plaignait que de nos jours toutes classes de gens soient confondues. Les singes,

Ayuntamiento de Madrid

qu'elle traitait de racaille, trouvaient cette grande dame bien renchérie. A la vérité, dame Yolande ne pouvait rien souffrir qui sentît son vulgaire.

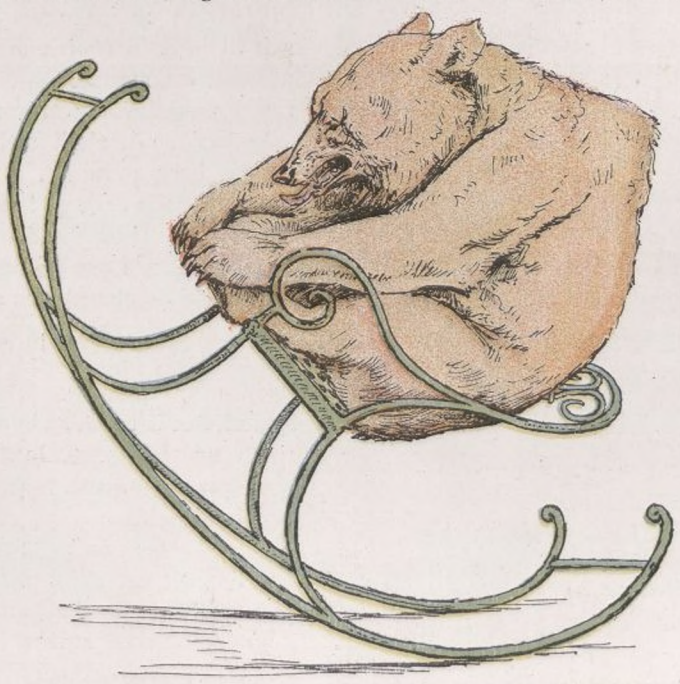
Il y avait l'éléphant Tobie, très brave homme, simple et rond dans ses manières. Mais il aimait à boire, par malheur. Ah!



celui-là ne laissait pas moisir les fonds de verre et il se chargeait de faire un sort aux bouteilles égarées.

« Tu as encore bu, » lui disait son maître, quand il lui reconnaissait à la démarche certain dandinement. « Non, » rebéquait Tobie en secouant la tête (il était très menteur). Son maître alors lui sentait la trompe : « Je te dis, moi, que tu as bu. » Et le pauvre diable d'éléphant était mis au pain sec et à l'eau, à l'eau qu'il craignait tant.

Il y avait le cochon Flirt, charmant garçon, mais un peu fat et qui se ruinait en boutons de manchettes. Son rêve à lui était de se faire blanchir à Londres. Au demeurant, *a good fellow*. Aussi ses camarades, à l'exception de l'ours Tripouille, pardonnaient-ils aisément à son snobbisme, et même dame Yolande trouvait que ce jeune homme avait du monde.



Il faut dire que l'ours Tripouille était lamentablement dénué de la moindre civilité. Bohème, débraillé, de rire gros et d'épaisse gaieté, une éternelle pipe aux dents, il affichait le sans-gêne le plus complet.

Tantôt il se balançait en rocking-chair, jusqu'à donner des

nausées à tout le monde, tantôt il fumait comme un caporal prussien sous le nez de Madame Yolande que le tabac incommodait.

Avec cela, mal embouché, farceur, querelleur, gafouille-pots et mauvais coucheur.

Quand Flirt arrivait, paré et parfumé, l'ours aussitôt se fourrait le nez dans un sale torchon qui lui servait de mouchoir : « Ah! ben, disait-il, si les cochons se mettent à sentir le musc!... zut, alors! »

Flirt était trop homme d'esprit pour ne pas dédaigner ces remarques grossières.

Mais Tripouille avait en outre le goût le plus fâcheux pour la plaisanterie basse.

Cela ne lui suffisait encore pas. Et il se faisait un vilain jeu de tourmenter en toute occasion la délicatesse du cochon.

A table, au moment où l'honnête Flirt réclamait les cure-dents et les rince-bouche, Tripouille affectait de se soulager à la mode hispano-mauresque. Ou bien il éclatait tout d'un coup d'un gros rire sournois : « Monsieur, s'écriait Flirt, d'une voix outrée, vous vous croyez donc à la chambrée! » Dame Yolande se retirait d'un air pincé.

Il y avait les deux canards Gogo et Goguette. Le sot ménage!

Ayuntamiento de Madrid

Ces deux êtres passaient leur existence à se chipoter et à se battre pour une grenouille qu'ils voulaient manger tous deux, pour un navet, pour une carotte, pour rien.

Les choses en vinrent là, qu'on dut les séparer et les mettre aux poids, en face l'un de l'autre.

Il y avait maître Blasius, âne savant, rimailleur et farci de latin.

Il y avait enfin le chameau Caramantran qui tenait avec autorité l'emploi d'huissier appariteur.

Je ne parle pas de toute une tripotée de singes qui mangeaient si salement qu'on était obligé de leur donner cantine à part.

Vous savez que c'est par amour pour Colombine que notre ami Pierrot se trouvait dans cette belle ménagerie. Personne n'était de sa force pour imiter le lion avec un verre de lampe. Aussi sa fonction consistait à rugir dans la coulisse, quand les lions demeuraient trop tranquilles et ne voulaient pas rugir. En termes de métier, il doublait les lions aphones. C'est pourquoi, comme tous ceux qui ont à faire grand usage de leurs organes vocaux, tels que orateurs, crieurs publics, avocats, Madame Sarah Bernhardt et M. Coquelin, Pierrot avait toujours sur lui un étui des fameuses pastilles Tamburini, dont vous avez entendu vanter souvent les incroyables bienfaits. Vous avez l'air surpris, Nicole, allez! il y a des choses plus étonnantes par le monde. Retenez ma remarque et passons.

Bientôt arriva ce qui ne pouvait tarder d'arriver. Le célèbre Gamby des Bosques, de Marseille, surprit Pierrot aux genoux de Colombine et lui déclarant son amour. La colère du dompteur fut horrible.

« Oïe, monstre de nature, s'écria-t-il en son patois marseillais, si c'était pas pour pas me donner en spectacle, je t'étranglerais tout de suite. »

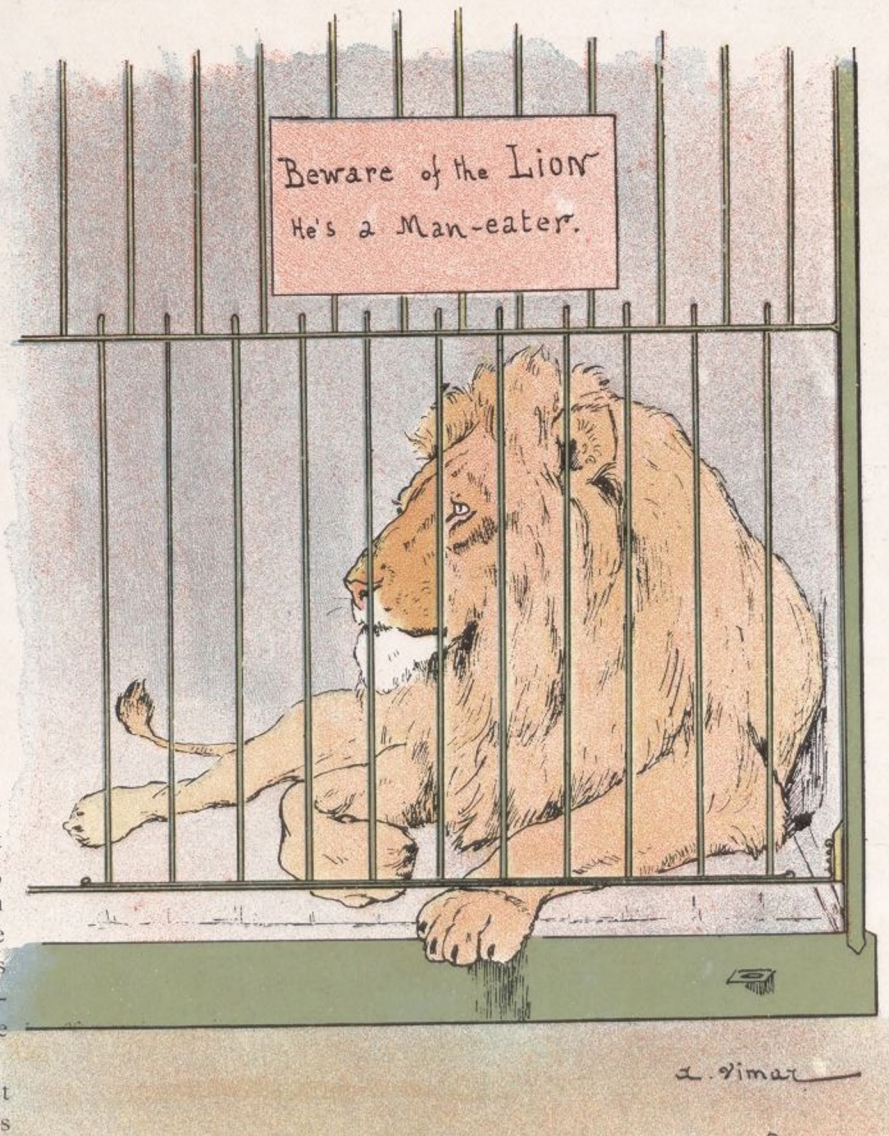
Car vous savez que la crainte « de se donner en spectacle » est pour les Marseillais le commencement de la vertu.

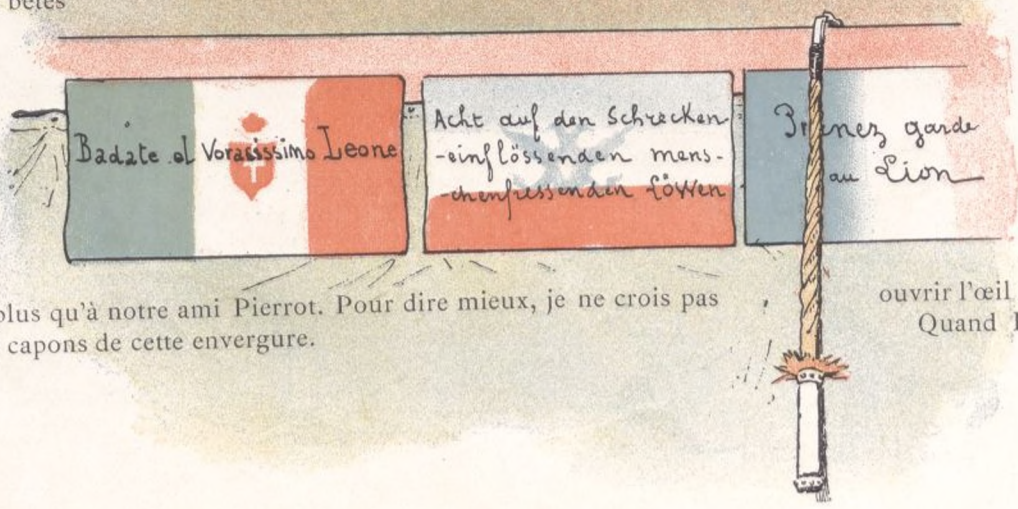
Pierrot, tout déconfit et plus blême que jamais, n'avait pas fière allure en ce moment. Il lui fallait, de plus, subir les mauvais sourires du signor Alligatori, présent à la scène : « Toi, disait l'Italien entre ses dents, ze cerce ouna combinazione pour té zouer oun tour dé Scapini. »

« Oser lever les yeux sur ma fille! misérable, continuait Gamby des Bosques. Ma fille, je ne la donnerai qu'à un homme courageux, héroïque (il avait alors un regard vers le signor Alligatori), à l'homme qui entrera dans la cage de Brutus. »

Derrière eux, se trouvaient justement les cages des bêtes féroces, et celle entre autres où dormait le terrible lion Brutus. Les barreaux étaient couverts d'affiches en toutes langues, invitant à la prudence.

La prudence n'est pas ce qui manquait au signor Alligatori, non plus qu'à notre ami Pierrot. Pour dire mieux, je ne crois pas qu'il exista jamais deux capons de cette envergure.





Les poltrons sont les poètes du danger, a dit un philosophe, car ils le sentent plus vivement que personne, et ils en ont l'ardente imagination.

Si les poltrons sont les poètes du danger, Pierrot et le signor Alligatori en étaient l'Homère et le Shakespeare.

Resté seul, Pierrot regardait avec consternation la cage de Brutus qui lui paraissait épouvantable dans son sommeil.

Que faire? songeait-il au désespoir. Son âme était déchirée entre la peur et l'amour.

« Il faut, lui disait la voix de l'amour, que tu entres dans la cage de Brutus!

— Mais... » lui disait la voix de la peur.

Brutus, vautré dans un coin, dormait toujours d'un sommeil innocent.

Tout d'un coup, Pierrot se frappa le front. Une inspiration de génie venait de traverser son cerveau.

Il s'était souvenu d'une phrase qu'on lit dans les histoires naturelles : « Les lions, dit Pline l'Ancien, à moins que ce ne soit M. de Buffon, ne craignent rien si ce n'est les lumières et le cri du coq qui les mettent en fuite. » Oh! si cela était vrai! Sur-le-champ, Pierrot voulut tenter l'expérience. Il présenta au lion une chandelle allumée qu'il tenait fichée au bout d'un long, très long bâton. Victoire! Brutus, frissonnant, recula jusqu'au fond de sa cage.

Invisible derrière un portant, il signor Alligatori, revenu en tapinois, suivait le manège de Pierrot avec un étonnement croissant. Mais qu'est-ce qu'il médite? se demandait le dentiste. « *Ché é questa coumbinazione?* » Et dardant ses yeux de policier, il ne perdait rien de la mimique passionnée par laquelle Pierrot a malheureusement l'habitude de révéler sa pensée, dès qu'il croit n'être pas vu.

Pierrot maintenant dansait de joie. Il avait trouvé le moyen d'apprendre — sans risques — à devenir dompteur.

« Oui, se disait-il avec ses grands bras parlants, je vais entrer dans la cage de Brutus. J'aurai deux bougies dans les mains, et sur la tête un casque tout garni de chandelles allumées; si le lion s'avance pour me manger, je n'ai qu'à braquer mon casque. Rien à craindre et je me sens le cœur d'un héros. Colombine sera ma femme. Hip, hip, hurrah!

Il sortit en battant des entrechats, suivi bientôt par le signor Alligatori.

C'est ici surtout, ma chère Nicole, qu'il faut me prêter attention et ouvrir l'œil et l'oreille.

Quand Pierrot revint tout faraud

Ayuntamiento de Madrid

sous son casque enflammé, rien ne paraissait changé dans la cage de Brutus. Le lion, dans un coin, paisible comme une descente de lit, semblait dormir du même sommeil. Du reste, Pierrot ne s'arrêta pas à le contempler. Avec la résolution de la poltronnerie enragée, il fit glisser une porte et se trouva face à face avec le Seigneur des solitudes africaines. Aussitôt il pensa qu'il serait mieux ailleurs.

Brr... brr... brr... Un grand frisson lui courut par le corps ; son sang se glaça et ses genoux se choquèrent avec le bruit des castagnettes.

Le lion, plein d'ennui, releva la tête et fixa sur Pierrot, congelé par l'effroi, ses gros yeux bouffis qui semblaient rire atrocement.

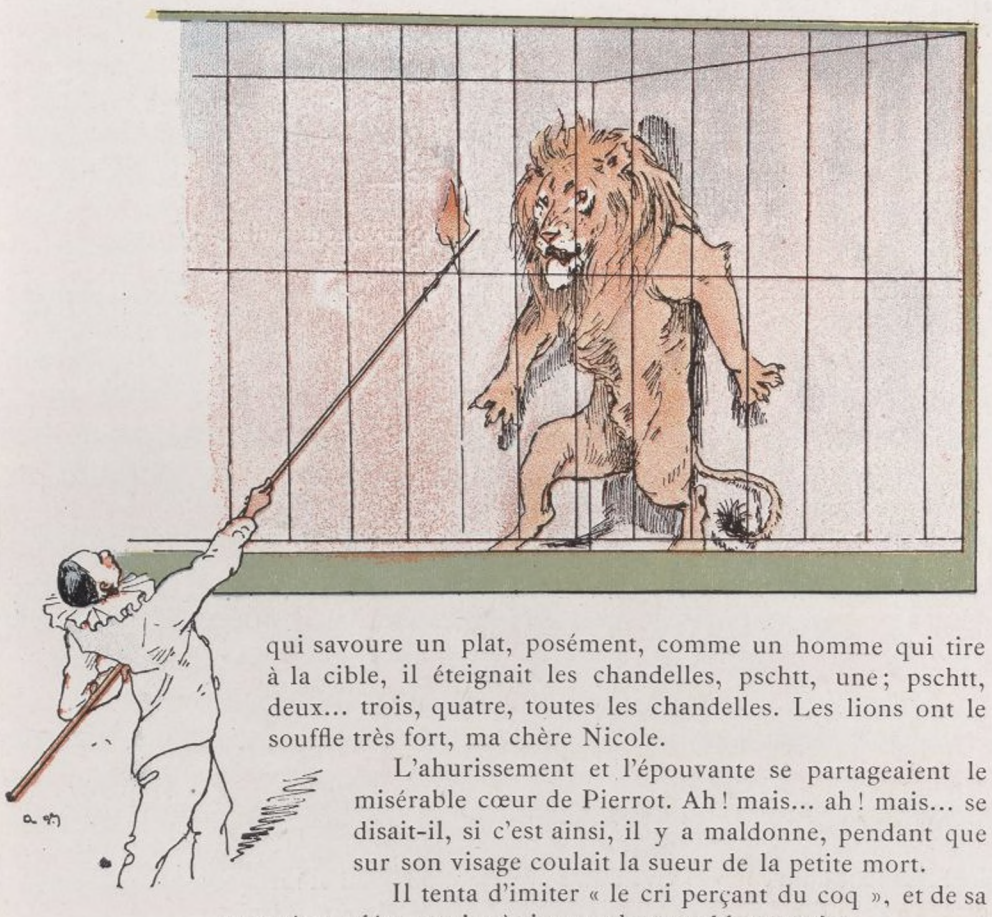
Cla, cla, cla, cla, faisaient les dents de Pierrot, et il tremblait si fort que les flammes de ses bougies palpitaient longuement.

Il n'y put tenir et comprit l'impérieuse nécessité de se mettre sur la défensive. Il recula de quelques pas et braqua son casque...

... Mais alors... (écoutez bien, ma chère Nicole)... alors le lion, le terrible lion Brutus, se dressa à demi sur son train de derrière. Il se boucha une narine avec une de ses pattes, et avec l'autre narine, il se mit à éteindre les chandelles, en soufflant.

Pierrot demeura pétrifié.

Brutus ne se pressait pas. Lentement, comme un gourmand



qui savoure un plat, posément, comme un homme qui tire à la cible, il éteignait les chandelles, pschtt, une; pschtt, deux... trois, quatre, toutes les chandelles. Les lions ont le souffle très fort, ma chère Nicole.

L'ahurissement et l'épouvante se partageaient le misérable cœur de Pierrot. Ah ! mais... ah ! mais... se disait-il, si c'est ainsi, il y a maldonne, pendant que sur son visage coulait la sueur de la petite mort.

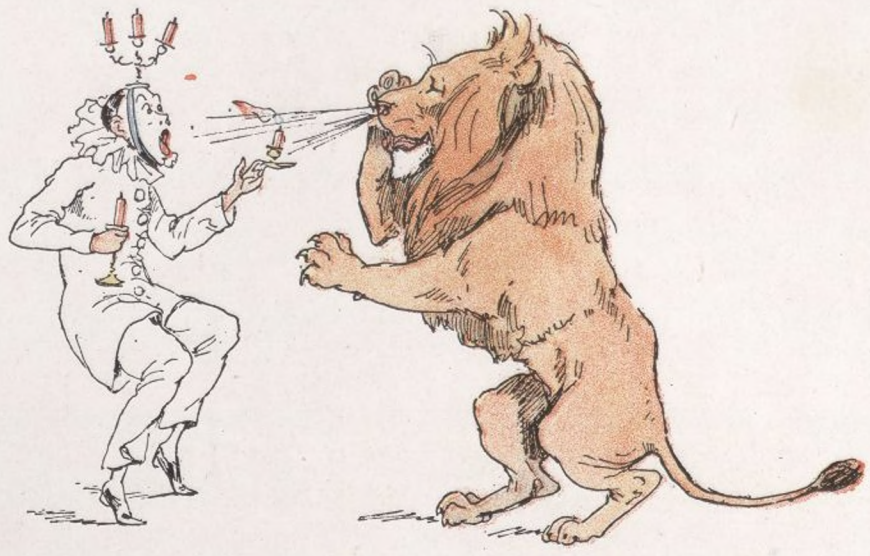
Il tenta d'imiter « le cri perçant du coq », et de sa gorge étranglée, parvint à tirer un lamentable cocorico.

Pan ! le lion, de sa patte, lui donna sur la tête une telle gifle, que les mentonnières se rompant, le casque alla piteusement rouler au milieu de la cage avec son cimier de chandelles mortes.

Sous le choc, Pierrot se

releva d'un bond fou. Il se trouva près d'une porte entre-bâillée, et au même moment se sentit soulevé, vola dans l'air un instant et vint s'aplatir au sol, comme s'il avait été lancé par un formidable coup de pied au derrière.

« J'en suis quitte pour un coup de griffe, » pensa-t-il. Il ne se



sentait pas trop de mal ; mais voici qu'en examinant sa blouse, il aperçut la trace d'une semelle de botte.

Pierrot se retourna. O fureur !

Depuis longtemps, ma chère Nicole, vous avez compris ce qui s'était passé et l'abominable comédie que jouait à Pierrot le signor Alligatori, déguisé en lion. Et maintenant, cette sombre canaille, en lion jusqu'à la ceinture seulement, semblait rire à travers ses grosses dents. Il dansait un pas de triomphe, tout en chantant sur l'air : *Au clair de la lune :*

Ta chandelle est morte,
Mon ami Pierrot.

Pierrot pensa mourir de male rage. Mais il fut vite debout : « Attends, attends, tu vas avoir de mes nouvelles. »

Rapide comme une flèche, il retourna vers la cage, ferma la porte par laquelle il était sorti, et ouvrant certaines portes intérieures, introduisit le bon lion, le vrai lion, le terrible lion Brutus.

Ah ! quand le signor Alligatori eut compris, il cessa de rire et ne dansa plus.

Brutus s'approchait d'un pas languissant, mais dès qu'il eut deviné, avec la finesse de flair particulière aux fauves, que ce grotesque demi-lion n'était autre que la brute qui lui avait appliqué tant de fois des coups de *la loi Grammont*, il poussa un rugissement effroyable et sa crinière magnifique se hérissa. Alligatori tomba à genoux, et tout de suite le vrai lion commença à lui dévorer la tête. Calmez-vous, calmez-vous, Nicole.

N'ayez pas peur, Nicole. Car Brutus avait attaqué le dentiste avec une telle voracité, que du premier coup de gueule il avala une bonne partie de la crinière postiche, faite de solide étoupe. Ainsi fut, très miraculeusement, sauvé le signor Alligatori. Et de toute cette aventure, il ne devait lui rester, ainsi qu'à Pierrot, qu'une extraordinaire jaunisse, causée par tant d'émotions.

Cependant Brutus s'étouffait. Il se mit d'abord à toussoter, puis se livra à de si violents efforts de déglutition, que l'étoupe restée au gosier descendit jusqu'à l'estomac. Il avait recouvré la voix, mais son oppression était affreuse. Et il commença à se rouler en boule, tout en poussant des clameurs folles de détresse.

A ces cris, la ménagerie entière accourut, Gamby des Bosques et Colombine, Flirt, Tripouille, Yolande, maître Blasius, Tobie, Gogo, Goguette, Caramantran et toute la séquelle des singes.

Moment sinistre ! où retentissait ce cri : « Brutus se meurt, Brutus va mourir ! »

Ayuntamiento de Madrid

Le signor Alligatori était piteux. De son déguisement de lion, il n'avait gardé que le jabot, les deux pattes de devant (qui étaient

ses bras) et une bête de queue, fabriquée avec une embrasse de portière. A sa contenance de coupable, on reconnut vite en lui l'assassin de Brutus. Il tenta de s'excuser en se frappant la poitrine avec son bras droit (qui était une patte de lion).

Gamby des Bosques voulait l'étrangler : « Che a fatto, criait-il, bruta faccia, canaglia, birbante ! Que la fièvre te trousse ! Que le tonnerre t'emporte la figure, monstre de nature !

— Grazzia, signor, grazzia, » bégayait le pauvre Alligatori. — On les sépara.

Alors, le dompteur tourna contre lui-même la fureur de son désespoir. Entremêlant les imprécations et les plaintes, il accusa

le destin de s'acharner. Il se croyait une grande victime : « qu'est-ce que j'ai fait pour mériter tout cela ? » et à pleines poignées, il arrachait ses cheveux et ses médailles.

A force de crier, il eut vite fait d'épuiser son énergie ; mais, par une soudaine volte, sa colère terrible se changea en attendrissement. Il s'agenouilla auprès de Brutus qui maintenant se taisait et s'étant couché d'un air triste, demeurait inerte, comme évanoui : « Oh ! le pauvre ! bégayait le dompteur, lui si bon, lui si brave, que ça lui aurait fait peine de faire du mal à une mouche ! » Il le berçait avec ces soins câlins et ces caresses qu'ont les nourrices essayant d'apaiser un enfant ; et d'une voix très douce, il lui prodiguait ces mille noms de la tendresse qui divague : « M'entends-tu ? mon trésor, mon bijou, mon chou frisé, mon loulou chéri, mon mouton aimé... »

Toutes les bonnes âmes de la ménagerie s'associaient à cette affliction, mais sans tant de cris et de gestes. Yolande demeurait très digne dans son chagrin et vraiment grande dame. Flirt avait

pris une mine de circonstance et cherchait à garder à sa douleur l'expression sobre et mesurée qui convient à l'homme de goût. Il se tenait donc raide et froid, se contentait de pousser de loin en loin quelques petits grognements sincèrement apitoyés.

Mais Tripouille, cordial et réconfortant, s'était mis à quatre pattes et, penché sur Brutus, il l'exhortait à prendre patience : « Ça passera, ça passera, mon pauvre vieux. En attendant faudrait boire quelque chose de raide ». Tobie approuva fort ce dernier avis. Aussitôt les singes partirent dans toutes les directions et en un clin d'œil, apportèrent les variétés d'élixirs, qui vont du vulnéraire jusqu'à l'eau des Carmes. Grave et très empressé, Tobie débouchait les flacons.

Mais tout d'un coup le vrai lion se releva d'un bond et recommença à se tordre de douleur. Maintenant, il gémissait, il gloussait,

il braillait, il hurlait, il beuglait comme un veau borgne, comme un loup, comme un âne. Tantôt il se grattait l'épigastre furieuse-

Ayuntamiento de Madrid

ment, tantôt d'un geste désespéré il se fourrait les pattes jusqu'au fond du gosier et tantôt il dansait sur un pied, puis sur l'autre, comme les victimes d'une rage de dents. Par moments, couché sur le dos, il se roidissait, puis se tordait en cerceau, comme si la douleur lui allait aux vingt ongles. Ou bien, il s'étreignait les tempes. C'est le tétanos, pensa-t-on.

Chacun s'empressait. Maître Blasius courut voir ce que dit Galien pour un cas pareil. Les guenons proposaient des remèdes de vieilles femmes. Les singes offraient des clystères. Flirt avait sorti des sels anglais. Yolande conseillait l'eau de la reine de Hongrie et Caramantran des fumigations d'herbes aromatiques. Quant à Tripouille, son avis était de pendre Brutus par la queue ou par les pieds de derrière.

Il n'y avait que ce sans-cœur de Tobie qui, profitant du désarroi général, vidait dans les coins toutes les petites fioles à portée de sa trompe. Pour lui, n'importe quelle boisson forte était du petit-lait.

Brutus maintenant ne poussait plus que des plaintes sourdes. On lui souffla de l'éther sous les narines ; on lui appliqua des sinapismes à la région cardiaque. On essaya des vomitifs. Rien n'y fit.

Ses forces l'abandonnaient. Le terrible lion Brutus commença à saigner du nez en abondance. Alors, on lui plaça des clefs dans le dos pour arrêter l'hémorragie.

C'était la fin. Brutus râlait. Il avait déjà l'œil terne et les extrémités froides.

« Couchons-le vite et chauffons le lit, » crièrent les guenons. Tobie, qui venait de râfler à la sourdine une grosse bouteille d'alcool camphré, cherchait depuis un instant un prétexte pour s'isoler. Dès qu'on parla de bassinoire, il se précipita pour en quérir une.

Brutus entrait en agonie. Tout le monde pleurait. Gamby des Bosques ne criait plus, tant sa désolation était extrême. Il demeurait muet comme une carpe qui a une grande douleur. On voulut l'emmener. Il résista : « C'est moi, dit-il, qui lui fermerai les yeux. »

Dans cette immense désolation, Pierrot fit signe qu'il allait parler. « L'art n'a pas dit son dernier mot, exprima-t-il. Tentons les remèdes suprêmes. »

Tous se raccrochèrent follement à l'espérance. Alors, d'un geste souverain, Pierrot déploya une affiche où se trouvaient écrites ces paroles : « Les pastilles Tamburini sont aussi digestives. » Et il mit une pastille Tamburini dans la gueule de Brutus.

Ce fut mieux que du soulagement. Sur le champ, Brutus se sentit envahi d'un bien-être divin. La douleur disparaissait par magie. Un souffle pur comme l'haleine des bois rafraîchissait son front brûlant. Même il lui semblait qu'une jeunesse nouvelle coulait en lui, et il se revoyait au temps où il était encore un tout petit lionceau.

L'assistance nageait dans la joie. Et à ce moment, venue on ne sait d'où, une musique s'éleva, rythmant l'allégresse générale. Flirt battait une gigue. Yolande esquissa deux ou trois pas de menuet. Tripouille, les mains sur les cuisses, exécutait un cancan effréné. Une petite renarde se trémoussait comme un poisson dans la poêle à frire. Les singes dansaient un fandango de caractère et un pélican y allait d'une bamboula convaincue.

Gamby des Bosques pleurait d'attendrissement. Colombine embrassait Pierrot dont Brutus léchait les mains.

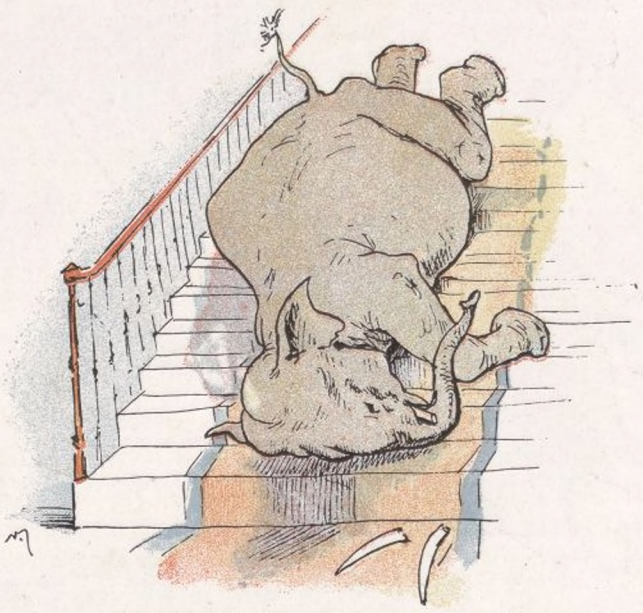
Hélas ! point de joie parfaite en ce monde. Au beau milieu de cette fête, on entendit tout d'un coup comme le bruit d'un gros corps qui roulerait.

C'était le pauvre Tobie à qui l'alcool avait tourné la tête et qui, descendant un escalier raide, s'embarbouilla les pieds dans la bassinoire. Il manqua dix marches et ne put plus s'arrêter qu'au bas de l'escalier où il arriva sur la tête. Ses deux défenses se cassèrent net.

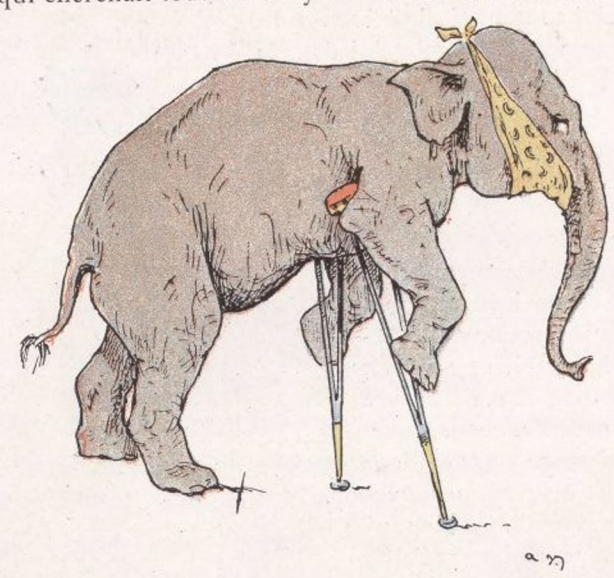
Pendant quelques jours, le

Ayuntamiento de Madrid

pauvre Tobie demeura très courbaturé. Il avait le moral atteint, car on lui imposait une diète sévère. Il n'allait qu'à tout petits pas prudents, l'œil triste et la trompe longue.



Grâce à des soins intelligents, il guérit enfin. Le signor Alligatori, qui cherchait tous les moyens de racheter sa lourde faute,



lui remplaça ses défenses brisées par des défenses américaines en celluloïd et à l'épreuve du feu, ajoutait le dentiste, avec sa détestable hâblerie, *alla prova del fuoco*. Bien entendu, d'aussi belles défenses n'étaient données à Tobie que dans les grands jours.

On sait que les lions ont l'âme fière et généreuse. Brutus, éperdu de reconnaissance, adorait son sauveur et, fidèle comme un caniche, il aurait suivi Pierrot jusque dans le feu. Tous deux avaient

un grand succès dans les foires où on les annonçait par une pancarte qui disait : « *Bonnes gens, bonnes gens, venez tous voir le nouveau lion d'Androclès!* »

Gamby des Bosques maintenant souriait dans ses moustaches, quand il surprenait les regards tendres échangés entre Colombine et Pierrot :

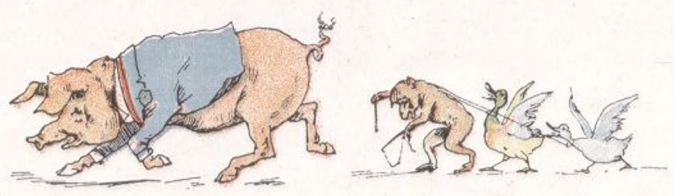
« Allons, leur dit-il enfin un beau jour, embrassez-vous, mes enfants ! et que tout ça finisse. En avant la musique ! »

Et je vous promets que pour une noce, ce fut une belle noce.

Tout s'y passa le mieux du monde. Mais l'éléphant Tobie y but avec excès. Il se livra à mille es-

piègleries, fit le badin et la petite folle. Ce genre ne lui a jamais réussi.

A l'heure où s'allumaient les feux de Bengale, qui émeuvent toujours le pauvre Tobie, car ils lui rappellent son pays natal, il s'approcha trop d'un lampadaire, et ses belles défenses de cérémonie, *alla prova del fuoco*, s'embrasèrent instantanément comme des torches de résine.



Plein de fatalisme oriental, Tobie s'assit sur son derrière et laissa stoïquement brûler jusqu'au bout le flambeau nuptial de Pierrot et de Colombine.

(Illustrations de Vimar). PAUL GUIGOU.

Ayuntamiento de Madrid

Le petit Tambour d'Austerlitz

PAR LE COMMANDANT GRANDIN

Le parc de Saint-Cloud n'a pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui : un véritable jardin anglais, aux allées régulièrement percées, sur lesquelles peuvent circuler à l'aise, piétons, cavaliers et voitures.

Au commencement de ce siècle, il ressemblait assez à une forêt vierge, tellement les broussailles étaient touffues, impénétrables même en certains endroits. Il y avait alors sur la route qui conduit de Saint-Cloud à Sèvres, à peu de distance du chemin qui mène au village de Bellevue, deux masures, d'un aspect délabré, ayant autrefois servi de magasins de dépôt aux frères Seguin, entrepreneurs de tannerie, et fournisseurs de l'État, pour la vente des cuirs nécessaires à l'équipement de l'armée. Ces deux masures adossées l'une à l'autre et formant angle, étaient ornées de fenêtres à guillotine, dans le style architectural de l'époque : l'une précédée d'une cour à peu près carrée, faisait face à la montée de Bellevue, l'autre à la chaussée de Sèvres.

Lorsque Bonaparte, devenu consul à vie, eut choisi Saint-Cloud, pour sa résidence d'été, l'administration de la guerre jeta les yeux sur ces deux corps de bâtiment, pour en faire un corps de garde d'infanterie qui subsista de 1802 à 1815, et qui situé à une portée de fusil de la manufacture de Sèvres, porta, pendant toute cette période, le nom de *Poste de la Manufacture*. Il était fourni chaque jour par le bataillon d'infanterie de service à Saint-Cloud, et se composait habituellement d'une quinzaine d'hommes commandés par un sergent et un caporal, auxquels on adjoignait un tambour, lorsque l'Empereur habitait le château, afin qu'on pût lui rendre les honneurs et faire battre aux champs, s'il venait à passer. Le corps de garde avait son importance, en raison de sa proximité du parc de Saint-Cloud, où Napoléon aimait à se promener souvent le jour, et même quelquefois la nuit, accompagné seulement de l'aide de camp de service, histoire « de causer avec ses *grognards*, » lorsqu'il s'en trouvait, ou avec « ses conscrits », lorsque sa garde faisait défaut à Saint-Cloud.

Le 15 septembre 1804, le petit *Poste de la Manufacture* était commandé par le sergent Bonnet, du 9e de ligne, vieux sergent chevronné, à la moustache grisonnante, et à la figure hâlée au soleil de toutes les contrées de l'Europe. Irréprochable dans sa tenue, grand, la taille bien prise, la figure animée, l'œil fier, il eût été le plus bel homme de son régiment, sans une immense balafre qui lui sillonnait le visage de la naissance de l'œil à la commissure des lèvres. Par un contraste que le hasard seul peut expliquer, on lui avait donné comme tambour un petit *tapin* d'une dizaine d'années, moins haut que la canne d'un tambour maître ; mais par contre d'une espièglerie enfantine, ambitieux comme un maréchal de l'Empire et brave jusqu'à la témérité. Ce jour-là, par suite de changements survenus dans le service de la place de Saint-Cloud, le *Poste de la Manufacture* n'avait été relevé qu'à deux heures de l'après-midi, au lieu de l'être à onze heures du matin, comme d'habitude, et le sergent Bonnet avait à peine pris possession de son corps de garde et vérifié l'inventaire de son prédécesseur, que la voix du factionnaire placé en dehors se fit entendre, par cet appel bien connu de ceux qui ont monté la garde, autour de nos palais impériaux : « Aux armes !... l'Empereur. »

A ce cri, chaque soldat se précipita sur le râtelier d'armes, pour y prendre son fusil, rajusta en toute hâte son équipement, et vint se ranger en bataille, devant la porte du corps de garde.

« A droite, alignement !... Portez armes !... Présentez armes ! » commanda le sergent qui se plaça ensuite en serre-file derrière ses hommes dès qu'il eut aperçu l'Empereur à cheval, devant son peloton, accompagné de Duroc. Seul, le petit *tapin*, ainsi qu'on appelait sous l'empire, les tambours de petite taille, — n'avait pu accrocher sa caisse et battre aux champs. Napoléon était sur lui ; un geste de sa main lui signifia de rester au repos, et lorsque l'Empereur mit pied à terre pour examiner et causer à loisir avec les quelques hommes qu'on lui présentait, il n'avait devant lui que des statues alignées tant bien que mal, mais irréprochables de tenue et d'attitude militaire.

« Où est donc l'officier qui commande ce poste, demande l'Empereur ?

— Il n'y en a jamais eu, Sire, répond Bonnet, faisant quelques pas en avant, le jarret tendu, la pointe des pieds basse et présentant les armes, c'est toujours un sergent qui le commande, du moins à ma connaissance, et j'en suis le chef.

— Alors, sergent, faites mettre l'arme au bras. »

Puis, se retournant pour jeter un coup d'œil sur le petit tapin : « Pourquoi te permets-tu de rire sous les armes, monsieur le retardataire, demande l'Empereur à ce dernier, en lui tirant légèrement l'oreille.

— Le plaisir de vous voir, mon Empereur ; je ris de joie.

— Puisque tu es en joyeuse humeur, causons un peu. Il me semble que tu es bien jeune, pour porter déjà une caisse de tambour ; tu devrais être fifre. Voyons, quel âge as-tu ?

— Dix ans à la Chandeleur prochaine, mon Empereur.

— Quatre ou cinq ans de plus, et tu faisais la campagne ; aujourd'hui, si le 9e part, il te faudra rester au dépôt.

— Au dépôt, mon Empereur, jamais !... Je monterais plutôt en croupe, derrière un des cavaliers de votre escorte.

— Il me semble que tu raisonnes. Mais dis-moi, comment t'appelles-tu ?

— Jean Silbert, né natif au bivouac de la Roër, armée de Sambre-et-Meuse, enfant de troupe de naissance.

— Et ton père, que fait-il ?

Ayuntamiento de Madrid

— Absent, mon Empereur. Tué au passage du Rhin en 1793. Et une grosse larme roula sur les joues roses et rebondies du jeune tapin.

— Mais, tu as encore ta mère ?

— Oui, mon Empereur. Elle est cantinière ; vous la connaissez bien, elle ; c'est la petite *Mère Moulin*, ainsi dénommée depuis l'affaire de Valmy. Elle est au 20e, avec mon frère François, tapin comme moi.

— Ah ! tu as un frère.

— Oui, mon Empereur, et un peu plus grand que moi.

— Et alors, tu voudrais faire la prochaine campagne. Mais puisque ta mère est au 20e, pourquoi te trouves-tu au 9e ?

— Ah ! voilà, mon Empereur ; c'est mon parrain, le sergent Bonnet, ici présent, qui l'a voulu, et m'a fait espérer des baguettes d'honneur, si la chance d'une campagne me favorisait. Je connais toutes les batteries, voire même le *Rigodon*, et je sais emboîter le pas, comme le premier de vos grenadiers.

— Drôle de petit bonhomme ! » fit Napoléon, en se retournant vers Duroc.

Puis, se rapprochant du chef de poste : « Que dites-vous de tout cela, sergent Bonnet ? Est-ce votre avis ?

« Parfaitement, Sire. Le mioche a raison. Quand il ne pourra pas faire d'enjambées assez grandes pour doubler l'étape, il montera à califourchon sur mes épaules. Ce ne sera pas la première fois ; soyez sans crainte : parrain et filleul arriveront toujours à destination et vous suivront partout où vous les conduirez.

« Prenez note sur vos tablettes, Duroc, et rappelez-moi ces deux noms, à l'occasion ».

Puis montant lestement à cheval, l'Empereur se fit ouvrir la grille du parc par la sentinelle sous les armes et enfila au galop, la route de Sèvres.

« Vive l'Empereur ! » crièrent les hommes de garde.

Et cette fois, le petit tapin Silbert battit aux champs avec la dextérité et la souplesse d'un véritable tambour-maître.

***

C'est tout une odyssée que l'existence de ce petit soldat en miniature. Né sur une botte de paille, absolument comme le saint patron dont il porte le nom, il voit le jour sous une tente, entre une sonnerie de clairon et un roulement de tambour ; il grandit au bruit du canon qui se fait entendre de temps en temps, dans le lointain, et à l'âge de six mois, il voyage à la suite de l'armée de

Sambre-et-Meuse, emmailloté dans un panier d'osier hissé sur une charrette, au milieu des bagages et des colis appartenant aux officiers de l'état-major du ci-devant régiment de Champagne.

C'était le 14 vendémiaire an III, l'armée de Jourdan quittait ses cantonnements de la Roër pour prendre ses quartiers d'hiver sur la basse Sambre. Déjà les deux premiers bataillons étaient partis ; restait le troisième qui escortait le convoi. Lorsque ce dernier se mit en marche, le bruit des tambours réveilla l'innocente créature qui, au lieu de pleurer et de crier, se mit à sourire aux deux soldats préposés à sa garde, et à leur tendre ses petites mains.

« Ah ! luron ! fit l'un d'eux, en le prenant dans ses bras ; le *si-fa-sol* de la peau d'âne ne t'effarouche pas plus que cela. C'est d'un bon augure. Nous ferons de toi plus tard un tapin de première classe ». Le petit Jean fut replacé dans son berceau ; le fourgon à deux roues s'ébranla ; puis la queue de la colonne serra contre le convoi qui disparut bientôt dans un nuage de poussière.

Tout enfant, il connaît donc les fatigues et les péripéties du soldat-bohémien de cette époque. On se fait vite à cette vie-là, quand le cœur est bien placé et qu'on a le culte du drapeau ; le régiment devient alors une famille.

Jean Silbert n'est âgé que de cinq ans lorsqu'il perd son père, caporal sapeur à la 14e demi-brigade ; il ne sait ni lire ni écrire. Où aurait-il pu s'instruire, lui qui ne pouvait faire autrement que de suivre la destinée de son régiment ? Cela ne l'empêcha pas d'être fifre au 20e de ligne dès l'âge de huit ans et de passer, deux ans après, petit tambour au 9e. Ses débuts dans la carrière ne furent pas toujours heureux ; doué d'un corps long et maigre, surmonté d'une tête ronde assez grosse, ses camarades l'avaient surnommé *Bilboquet*, en raison de sa ressemblance avec ce jouet enfantin. A part les années d'apprentissage faites au dépôt de son régiment, soit à Paris, soit à Saint-Cloud, le petit tambour Silbert a été de tous les bivouacs de la Grande Armée, à partir du mois de juillet 1805.

Le bivouac !... c'est-à-dire le parvis de nos gloires nationales, le péristyle de nos victoires ; le rendez-vous, la grande halte du soldat, où chacun d'eux se retrouve après une victoire ; la fête des armes, la solennité des tentes ; là, les cœurs se retrempent au baptême du drapeau ou au récit de vieux exploits ; là se raniment les émotions du foyer paternel, en parlant des parents, des amis laissés au pays ; là, tout est vivace ; tout impressionne ; tout électrise l'âme et donne des palmes à la vie ; là, chaque soldat, en vidant sa gourde, en fourbissant ses armes, en enlevant la rouille d'une nuit, a quelques traits d'héroïsme à raconter, quelques actes de courage à faire valoir. Autour des feux qui s'allument de toutes parts, on cause, on chante, on rit, on veille et on dort, c'est la soirée du combat livré le matin ; c'est une arène de vaillance où chaque soldat prend place ; véritable école de prouesse qu'on aime à maintenir en présence de l'ennemi.

Le premier Empire, quoi qu'on en pense, a une physionomie qui lui est propre, qui n'a jamais eu de modèle et ne peut avoir de copies. Qu'on lise les causeries de bivouac des vétérans de la Grande Armée ; ce sont les tablettes de notre Histoire ; les soldats en sont les hérauts d'armes, les traditions ses archives nationales.

Le bivouac !... Ce nom seul fait battre tous les cœurs. Celui d'Austerlitz est particulièrement intéressant.

On était au 1er décembre 1805.

Le matin, l'Empereur avait dit à Lannes, de façon à être entendu de ses grenadiers, et en se frottant les mains : « Bon ! je les tiens maintenant ; ils font précisément ce que je voulais ». Cette assurance courut bientôt, comme une traînée de poudre, de bivouac en bivouac, et un vétéran de la vieille garde y répondit, sous forme d'écho : « Demain, le drapeau tricolore aura des pompons à sa hampe ; quand le petit caporal promet la victoire, c'est comme si nous la tenions ».

L'enthousiasme des vaillantes légions de Napoléon est à son comble. A neuf heures du soir, l'Empereur parcourt toute la ligne des feux de bivouac ; il est à pied, accompagné de Savary, son aide de camp de service. Les troupes, électrisées par sa présence, se rappellent qu'on touchait au premier anniversaire du couronnement de Napoléon ; elles préparent, à cet effet, de proche en proche, une illumination féerique, en hissant au bout d'une perche des bottes de paille enflammées et font à leur général en chef une de ces ovations spontanées, inattendues qui sont comme le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un chef d'armée. Quelle augure pour la victoire de demain !... Que ne doit-on pas pardonner à celui qui sait faire naître dans l'âme du soldat de si généreux transports !... L'Empereur rentre à minuit à son quartier général, une chaumière abandonnée sur la route de Brünn, au point où elle s'embranche avec la route d'Austerlitz, — s'enveloppe de son manteau bleu, s'étend sur un banc et s'endort la tête appuyée sur son chapeau, en guise d'oreiller. Le lendemain, il est à cheval à cinq heures du matin, donne ses derniers ordres et le branle-bas commence. Cette bataille d'Austerlitz, l'un des plus beaux monuments de gloire de Napoléon Ier, est une page d'histoire que l'on ne saurait trop méditer ; les feuillets en sont d'airain et le burin, c'est l'acier des baïonnettes.

L'Empereur est partout, galopant dans toutes les directions, éperonnant la gloire, dévorant l'espace ; c'est l'homme-combat, dans toute l'acception du mot.

Pendant cette journée, où chaque soldat fit certainement plus que son devoir, le 9e de ligne avait à s'emparer d'un énorme ravin, défendu par six pièces de canon et qu'il fallait absolument franchir pour atteindre l'objectif de la journée : le village et les

Ayuntamiento de Madrid

hauteurs de Pratzen. L'entreprise était hasardeuse et, vu la justesse des coups de la batterie à enlever, il y avait gros à parier que les troupes engagées de ce côté, y seraient sacrifiées avant d'arriver au bord du ravin. Il fallait avancer cependant et, vers trois heures de l'après-midi, un aide de camp du général Caffarelli apporta l'ordre au colonel du 9e d'envoyer un bataillon dans cette direction.

« En avant! » s'écria le commandant du bataillon désigné. Quelques loustics ou mauvaises têtes, essayèrent de murmurer en haussant les épaules : « Ce n'est pas dans le programme, disaient les uns; nous n'avons pas envie de servir de hâchis aux *kinserlich* ». — « Croit-on, par hasard, que ces cadets-là nous lancent des pommes cuites », murmuraient les autres.

« Soldats, s'écria l'aide de camp en repartant au galop, c'est l'ordre de l'Empereur.

— Il fallait donc le dire tout de suite, *blanc-bec* », dit alors un vieux sergent, en assujettissant sa baïonnette au bout de son fusil et qui n'était autre que Bonnet : « Allons! allons! faut pas rechigner, vous autres; en avant! Tambour Silbert, mon fiston, la charge, et enlève-nous cela d'une façon crâne et décidée. »

Le petit Bilboquet ne se le fit pas dire deux fois, il bande sa peau d'âne, suspend son tambour à ses côtés, prend ses baguettes,

se met à la tête des voltigeurs du 9e, bat la charge à tour de bras, allongeant le pas et courant parfois, de façon à se maintenir toujours en avant.

A la première décharge de la batterie russe, les rangs de nos braves voltigeurs s'éclaircissent; quelques-uns tombent pour ne plus se relever. La fumée enveloppe ceux qui restent, le fracas du canon les étourdit; mais, peu à peu la fumée, chassée par le vent, passe, le bruit cesse, et on peut distinguer à vingt pas devant eux, l'intrépide petit tambour, battant la charge, narguant les gros canons qu'il a devant lui, échappant, par sa petite taille, aux coups dirigés contre lui et avançant toujours et quand même. Une seconde décharge éclate et perce, d'une grêle de mitraille, les restes des deux belles compagnies du commandant de Précy; cinquante hommes sont cependant encore debout. Silbert redouble de fureur; il frappe sur sa caisse à coups redoublés; on eût dit vingt tambours battant à la fois; jamais tambour-maître n'avait frappé si hardiment sur une peau d'âne. Enfin, les voltigeurs font un nouveau bond en avant et sont dans la batterie. « Les morceaux en sont bons, crie Silbert en y entrant le premier; à nous, les canons! »

Napoléon, posté sur une éminence, contemplait d'un air de satisfaction l'assaut héroïque de cette batterie, regardée comme imprenable, en raison de sa position dominante. A chaque décharge, il tressaillait sur son cheval Isabelle, puis quand les voltigeurs pénétrèrent dans la batterie, il abaissa sa lorgnette, disant tout haut : « Oh! les braves gens! » Dix mille hommes de sa garde, rangés en réserve derrière lui, approuvèrent cette appréciation de leur Empereur en battant des mains et en criant : « Bravo les voltigeurs! »

Un aide de camp se précipita aussitôt dans la direction de la batterie conquise et revint peu à près au galop faire son rapport au chef de l'armée.

« Combien sont-ils arrivés? dit l'Empereur.

— Quarante, Sire.

— Quarante croix, demain », ajoute Napoléon en se retournant vers Berthier, son major général.

Les troupes couchèrent le soir sur les positions conquises.

Le lendemain, Duroc vint apporter lui-même les récompenses accordées aux troupes dont les attaques avaient été les plus remarquées.

La division Caffarelli forma le carré, et Duroc remit la croix de la Légion d'honneur à chacun des quarante braves dont on lui avait donné les noms.

La fraternité du danger a quelque chose de solennel, de touchant qui se sent et ne saurait s'exprimer. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de la familiarité des chefs avec les soldats de cette époque et réciproquement.

« Et moi! dit tout à coup une voix enfantine sortie des rangs du 9e, je n'ai donc rien? N'ai-je pas droit aussi au *petit brimborion?* » (1)

Duroc se retourne et aperçoit devant lui un jeune tambour, les joues rouges de surprise et l'œil larmoyant.

« Toi, que demandes-tu? lui répond le général.

— Mais, mon général, j'en étais de la compagnie infernale. On n'a donc pas vu le petit tambour qui était à sa tête et battait la charge; on n'a donc pas vu celui qui était entré le premier dans la batterie? C'est moi, c'est Silbert.

— Que veux-tu, mon petit bonhomme, on t'aura oublié. Tu es encore jeune, je t'enverrai demain des *baguettes d'honneur*, la croix viendra plus tard... à la prochaine occasion.

— Va pour les baguettes d'honneur, mon général. Une autre fois, pensez au petit tambour *d'Austrelitch.* »

L'occasion se fit attendre; ce ne fut que quatre ans après que Silbert put décrocher le *petit brimborion.*

Il faudrait écrire l'histoire entière des campagnes de Napoléon pour suivre ce petit tambour de onze ans partout où il a été. Bornons-nous à citer Wagram.

Depuis près de quinze jours, par suite de la rupture des ponts du Danube, l'armée française supportait toute espèce de privations. La garde même faisait la soupe dans le pectoral des cui-

(1) Nom que donnaient les jeunes soldats sous l'Empire à la croix de la Légion d'honneur.

Ayuntamiento de Madrid

rasses avec de la viande de cheval assaisonnée de poudre à canon, en guise de sel. On touchait au 5 juillet 1809, toute la journée il avait plu. Napoléon, trempé jusqu'aux os, affaissé sur son cheval qui, à chaque pas, enfonçait à mi-jambes dans une boue grasse et glaiseuse, allait et venait, surveillant tout, donnant ses ordres pour la bataille du lendemain, comme en un jour de parade. Une nuit magnifique, mais très fraîche, succéda à cette affreuse journée. Les environs étaient si dévastés et si dépouillés d'arbres que les aides de camp et officiers d'état-major ne purent qu'avec la plus grande peine trouver quelques débris de portes et de volets, pour construire une baraque à l'Empereur. Vers dix heures du soir, cependant, on avait réussi à établir un quartier général suffisamment abrité, où tous les officiers se chauffèrent silencieusement autour d'un feu de broussailles, debout et enveloppés de leur long manteau. Napoléon veillait ; il voulut tout voir par lui-même et partit seul à minuit, revêtu de sa petite redingote grise, pour visiter ses bivouacs.

L'enthousiasme du bivouac d'Austerlitz se renouvela à celui de Wagram, et le lendemain, à quatre heures du matin, une forêt de baïonnettes étincelait au soleil levant, dans l'immense plaine.

« Il faut voir clair dans cet échiquier », dit l'Empereur en montant à cheval. A partir de ce moment-là, Napoléon se montra partout. Chaque position est prise et reprise bien des fois, avant d'être définitivement conquise. Pendant la bataille, ses regards se portent souvent sur la tour de Neusiedel, et souvent aussi il demande si le feu de nos batteries s'aperçoit en deçà ou au delà. Vers quatre heures de l'après-midi, arrive un aide de camp de Masséna. « Le canon qui est là derrière nous, dit l'officier, est celui des Autrichiens ».

L'Empereur ne répond pas.

« La division Boudet est repoussée dans l'île Lobau, ajoute l'officier ; elle a perdu ses canons. »

Même silence.

A ce moment, on aperçoit le feu de Davoust au delà de Neusiedel. Napoléon se tourne alors vers l'aide de camp : « Courez dire à Masséna qu'il attaque le cimetière de Baumersdorff, prenant pour objectif le clocher du village, et la victoire est à nous. »

Puis, Napoléon galope dans la direction indiquée, met pied à terre en arrivant à la hauteur des troupes de Masséna et indique l'endroit où il faut placer une batterie légère pour disperser les Autrichiens qui sont toujours debout devant l'église du cimetière.

« Il me faut l'église, s'écrie l'Empereur.

— Il lui faut l'église... répondent deux mille voix, en avant !... Vive l'Empereur ».

Tout s'émeut, les tambours battent, les baïonnettes se précipitent, l'artillerie tonne. Au milieu de ce cataclysme de fer et de feu, un tambour passe près de Napoléon, la figure couverte de sang.

« Que fais-tu là ? lui crie l'Empereur ; c'est à l'ambulance qu'il faut aller.

— Quand vous *raurez* l'église ! » lui répond le tambour avec une exaltation frénétique.

Le carnage dura quatre heures. La position ne fut réellement conquise que vers huit heures du soir.

Le lendemain, à quatre heures du matin, Napoléon sort de sa tente, seul, à pied. Sa figure exprime la satisfaction et la confiance. A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il est accosté par un soldat, portant autour de la tête un large bandeau ensanglanté.

« Enfin, me *revoilà !* » dit-il à l'Empereur en faisant le salut militaire.

Et comme Napoléon le regardait en fronçant le sourcil et d'un air étonné : « Comment, vous ne me reconnaissez pas, mon Empereur ; mais, vous m'avez rencontré dans la journée, en face de la fournaise de Baumersdorff. Vous vous souvenez bien du petit tambour du *Poste de la Manufacture ?* Eh bien ! c'est moi !

— Ah ! tu es Silbert, voyons ! Que me veux-tu ?... Et tout d'abord, pourquoi n'es-tu pas à l'ambulance ?

— Voyez-vous, mon Empereur, ce qu'il me faudrait, ce serait...

— Quoi donc ?... Explique-toi, je suis pressé. On m'attend.

— Eh bien ! c'est le petit brimborion que je voudrais, reprit le soldat, la poitrine comme soulagée d'un poids énorme. J'irai à l'ambulance après.

— Ah ! je comprends... Tu n'es pas difficile, toi... Mais l'as-tu mérité, au moins ?

— Si je l'ai mérité, mon Empereur, jugez-en. J'ai conquis mes baguettes d'honneur à *Austrelitch* et voici quatre batailles successives auxquelles j'assiste, essayant de me faire tuer, sans y réussir : Iéna, Eylau, Friedland et Wagram.

— Puisqu'il en est ainsi, tiens !... Voilà pour toi... Celle-ci, au moins, ne sort pas du magasin, c'est la mienne ».

Et Napoléon, détachant la croix qu'il portait sur son habit, la remet au tambour Silbert qui, ému jusqu'aux larmes, ne peut trouver d'autres paroles de remerciements que celles-ci :

« Vive l'Empereur ! »

Le patriotisme et l'héroïsme, quelle admirable chose, quand ces deux sentiments peuvent être réunis en une seule et même personne ! Car si le patriotisme est obligatoire, l'héroïsme ne l'est pas.

***

Et maintenant quel est l'épilogue du récit qu'on vient de lire.

En 1815, le brave Silbert est tambour en pied dans les chasseurs à pied de la vieille garde, où le sergent Bonnet l'attendait, depuis quelques années déjà. Il a vingt-et-un ans.

A Waterloo, un boulet de canon lui broie les deux genoux. Bonnet, prévenu à temps, se saisit du blessé, le charge sur ses épaules et l'emporte à l'ambulance. Un second boulet arrive de plein fouet et coupe en deux le vieux sergent : parrain et filleul gisent dans le sang, l'un à côté de l'autre. Ce n'est que le lendemain que le jeune tambour, qui respirait encore, est recueilli par un charretier que le hasard amène de son côté, et transporté à l'ambulance... Le baron Larrey, médecin ordinaire de Napoléon, vint lui-même, pratiqua l'amputation des deux jambes ; mais Silbert, qui avait déjà perdu beaucoup de sang, était épuisé et mourait, la nuit suivante, dans les bras de sa mère, accourue auprès de lui.

« Pauvre jeune homme !... malheureuse mère !... » ne put s'empêcher de dire l'Empereur au baron Larrey, lorsque celui-ci vint lui annoncer la mort de cette victime du devoir et de l'honneur.

Quant à la mère Moulin, tout Paris pouvait lire, le 15 décembre 1845, l'entrefilet suivant, publié par le journal *la Sentinelle*, dans ses *Nouvelles diverses :*

« On a rendu hier les derniers devoirs à une ancienne vivan-
« dière de la Grande Armée, la veuve Silbert, dite *Moulin*,
« décédée, à l'âge de 75 ans, en son domicile, passage Napoléon,
« commune de Vaugirard. Cette brave et modeste femme emporte
« avec elle, l'estime et le regret de tous ceux qui l'ont connue. En
« sa qualité de légionnaire, les honneurs lui ont été rendus par
« une compagnie du 20e de ligne, à laquelle s'était jointe la com-
« pagnie des voltigeurs de la Garde nationale de Vaugirard. »

Commandant Grandin.

(Illustrations de Marius Roy.)

C. MARQUET

Ayuntamiento de Madrid

(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright by Boussod, Valadon & Cie, 1892.

L'ESCAMOTEUR

Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid

HOP! DANS MON SAC!

LÉGENDE RUSSE

PAR

GRIGORIEFF

ILLUSTRATIONS

DE

CARAN D'ACHE

I

Un soldat avait servi son Dieu et son Empereur pendant vingt-cinq ans; il prit sa retraite après avoir reçu trois biscuits pour toute récompense.

Le voilà parti vers son village. Chemin faisant,

il rencontra un vieux mendiant qui lui demanda l'aumône. Il lui tendit un biscuit, et continua sa route.

Un peu plus loin, un second vieillard en guenilles se présente à lui et implore son secours.

Le soldat lui donne un biscuit et se remet en marche.

A quelques centaines de pas, un troisième vieillard l'air souffrant et las s'approche du soldat :

« Donne-moi quelque chose, mon brave. »

Notre soldat hésite un instant, cela se comprend. Il se disait : « Si je donne mon troisième biscuit à ce troisième vieux, il ne me restera rien. Mais d'un

autre côté, si je ne lui en donne que la moitié et qu'il rattrape les deux autres mendiants, il sera jaloux que je leur aie donné un biscuit entier. Tant pis! je lui donnerai mon dernier biscuit! Quant à moi, je m'en passerai — un soldat ne se noie et ne se brûle jamais. »

Et il offrit au vieillard son dernier biscuit.

Le mendiant, qui n'était autre que Jésus-Christ lui-même, l'accepta et dit au soldat :

« Maintenant, mon brave, demande-moi ce que tu voudras! »

Le soldat se mit à rire en tapant sur l'épaule du vieux :

« Voyons, que peut-on te demander puisque tu n'es qu'un mendiant?

— Ne t'inquiète pas de cela, repartit Jésus, demande toujours. »

Le soldat le regarda attentivement, devint pensif, puis comme il aimait à jouer aux cartes il se hasarda :

« Eh bien! mon vieux, si tu es si puissant, fais-moi cadeau d'un bon jeu de cartes. »

Aussitôt, Jésus sortit de sa poche un beau jeu de cartes tout neuf et le lui tendit en disant :

« Avec ce jeu, tu gagneras toujours et avec n'importe qui.

Et lui présentant un sac, il ajouta :

— Prends aussi ce sac, il te servira pour attraper bête, oiseau ou quiconque, tu n'auras qu'à prononcer cette phrase : D'après la parole de Dieu, hop! dans mon sac. »

Le soldat incrédule prit le jeu de cartes, avec le

sac, remercia le vieillard et continua son chemin.

II

Il marcha, marcha, on ne sait au juste combien de temps et arriva enfin devant un grand lac où se baignaient trois oies sauvages.

Notre homme avait faim, et il lui vint à l'idée d'essayer la vertu du sac. Il l'étendit sur la rive et cria aux oies :

« Eh! là-bas, les oies sauvages! Hop! dans mon sac, sur la parole de Dieu. »

Docilement les oies s'engouffrèrent dans le sac, et lui les ficela le mieux qu'il put, puis à grands pas, il s'achemina vers la ville voisine.

En arrivant il aperçut un cabaret, il y entra, puis déficelant son sac il appela l'aubergiste et lui tendant une oie :

« Celle-là, tu me la rôtiras.

Puis il lui en passa une seconde :

— Celle-ci tu me l'échangeras contre du vin et du tabac.

Et tirant la troisième du sac :

— Cette dernière, mon petit père, tu la garderas pour ta peine. »

Le soldat s'installe près de la fenêtre pour dîner. Avec délices il se coupe de copieuses portions d'oie rôtie qu'il arrose de grands verres de vin. Au dessert, tout en fumant sa pipe, il regarde dans la rue et il

Ayuntamiento de Madrid

reste très étonné de voir en face une superbe maison, une sorte de palais, dont toutes les vitres sont br isées. Il appelle le patron pour avoir une explica-

tion : « Dis-moi donc, patron, peux-tu me dire ce que cela signifie ? »

Et de son doigt il montre les fenêtres sans carreaux.

« Ah ! vois-tu, monsieur, ça, c'était un beau palais que le roi lui-même ne dédaignait pas d'habiter. Mais voilà, les diables s'en sont emparés et il n'y a plus moyen d'y tenir, on l'a abandonné, c'est pourquoi les vitres sont brisées ! Si tu savais quel tort cela a fait à notre petit commerce. »

Le soldat devint songeur. Ayant fini son repas, il courut chez le roi :

« Permettez-moi, Majesté, de passer une nuit dans le palais abandonné !

— Es-tu fou, mon garçon, répondit le roi, ne sais-tu pas que des milliers de mes sujets ont essayé et que pas un n'est revenu !

— Cela ne fait rien, laissez-moi essayer. »

Le roi voyant que son dessein était arrêté, lui dit :

« Vas-y ! vas-y ! que ta volonté soit faite. Mais ne me reproche rien s'il t'arrive quelque aventure. »

Sans perdre de temps, le soldat courut au palais, puis il s'y installa après avoir suspendu son sac à un gros clou, et il attendit en fumant sa pipe.

A minuit sonnant, de tous les coins de la chambre surgit une multitude de diables, criant, gesticulant et qui en un clin d'œil entourèrent notre soldat.

« Tiens, un soldat ! Veux-tu jouer aux cartes avec nous ?

— Volontiers, messieurs, à condition que nous nous servirons de mon jeu.

— Va pour ton jeu ! »

On s'assit en rond, le soldat distribua les cartes et gagna la première partie. Les diables s'étonnaient.

On recommença, on joua, on joua encore, et le soldat gagnait, gagnait toujours.

Les diables n'en croyaient pas leurs yeux, ils étouffaient de colère. Dans un coin de la chambre ils avaient mis un lourd sac de pièces d'argent.

Un diablotin les apportait à mesure que le soldat gagnait, et bientôt il n'en resta plus.

Dans un autre coin, un autre sac rempli de pièces d'or fut ouvert pour continuer le jeu.

« Apporte l'or, coquin, » criaient-ils au petit diable.

Et le soldat gagna tout.

Le diablotin alla explorer les caves et tout penaud dit en revenant : « Il n'y a plus d'or ! »

Alors les diables rugirent et se mirent à hurler : Mangeons le soldat !

— Me manger, messieurs, et pourquoi ça, s'il vous plaît ? »

Vivement il recula jusqu'au mur, saisit son sac, l'étendit devant lui et dit aux diables qui l'entouraient en grondant :

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est un sac ! crièrent-ils en chœur.

— Eh ! bien, si c'est un sac, sur la parole du Seigneur, hop ! dans mon sac ! »

Alors ils s'entassèrent pêle-mêle dans le sac, où ils s'écrasaient.

Le soldat ficela le sac, le suspendit tranquillement au clou, alluma sa pipe et se mit à compter son gain.

Au matin, le roi se souvint du soldat et dit tristement à ses ministres et à ses seigneurs :

« Allez au palais maudit ! Apportez-moi des nouvelles du petit soldat ! S'il est mort, comme je le présume, je veux qu'on l'enterre avec les honneurs militaires. Allez. »

Les ministres et les seigneurs arrivèrent au palais abandonné, ils visitaient les chambres en rechignant;

serrés les uns contre les autres, ils criaient à tue-tête :

« Hé ! soldat ! réponds-nous ! es-tu vivant ?

Et lui de s'esclaffer en fumant sa pipe :

— Si je suis vivant ! Que voulez-vous donc qu'il

Ayuntamiento de Madrid

m'arrive? Vous savez bien qu'un soldat ne se consume jamais! Tout ce que je vous demande, seigneurs et ministres, c'est d'aller me chercher deux forgerons et de leur dire d'apporter ici leurs plus lourds marteaux. »

Les ministres et les seigneurs firent ce qui leur était ordonné. Deux forgerons arrivèrent :

« Messieurs les forgerons, dit le petit soldat, enlevez ce sac du clou.

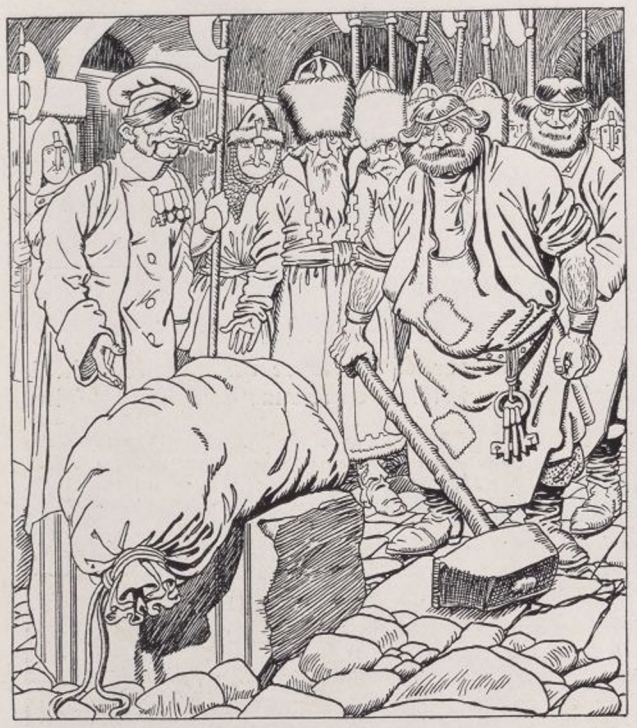
Les ouvriers suèrent sang et eau pour soulever le sac.

— Il est rudement lourd, dirent-ils, on dirait qu'il est plein de diables. »

Et les diables entendant cela, geignirent sur différents tons :

« C'est nous, petits pères, c'est bien nous, nos pigeonneaux!

— Maintenant, messieurs les forgerons, dit le soldat, frappez de toutes vos forces avec vos marteaux sur ce sac. »



Les forgerons obéirent et leurs énormes marteaux tombaient et retombaient sur le sac.

Les diables, ne pouvant plus tenir, se mirent à gémir et à supplier le soldat :

« Lâche-nous, soldat! Lâche-nous! Et nous te jurons que dorénavant aucun diable ne mettra la patte dans ce palais. »

Le brave soldat eut pitié d'eux, il déficela le sac, leur dit : « Filez! Filez vite! »

En un clin d'œil ils filèrent comme des flèches sans s'arrêter jusqu'à l'enfer. Arrivés, ils tremblaient encore et se mirent à barricader et à verrouiller toutes les portes et toutes les issues, toujours en criant à Satan :

« Grand papa! grand papa! C'est le soldat! c'est le soldat! »

Cependant, au moment de leur fuite, le militaire en avait attrapé un vieux, moins leste que les autres, par l'unique corne qui lui restait et lui avait tenu ce langage :

« J'exige que tu m'écrives avec ton sang l'engagement de m'obéir toujours. »

Le diable fit une entaille à sa patte gauche, y trempa une plume et écrivit ce que le soldat demandait.

Alors le soldat le lâcha.

III

Avec l'argent gagné notre homme mena une vie large, se maria avec une belle jeune fille et en eut un fils.

Un jour, ce fils tomba malade. Le pauvre père appela les médecins, qui — cela va sans dire — ne purent rien faire. En se consultant, ils furent tous d'accord que le petit était perdu.

Alors, le soldat désespéré eut une idée lumineuse, il s'écria :

« Où es-tu, mon vieux diable écorné?

Le diable apparut immédiatement.

— Que me veux-tu, soldat?

— Ne pourrais-tu pas me venir en aide? Vois, mon enfant est malade. »

Le diable sortit aussitôt un verre de sa poche, l'emplit d'eau et dit au père :

« Que vois-tu dans ce verre?

— J'y vois la mort! répondit tristement le soldat.

— Où est-elle?

— Elle se tient au pied du lit.

— Alors, s'écria le diable, ce n'est rien. »

Et, saisissant le verre, il lampa une gorgée d'eau et la rejeta sur le petit malade qui aussitôt se trouva guéri.

« Voilà, dit le diable : quand la mort est au pied du lit, il y a de la ressource, mais, quand elle est au chevet, personne n'y peut rien. Maintenant je m'en vas.

— Fais-moi cadeau de ce verre, demanda le soldat.

— Rends-moi mon engagement, » répondit le diable.

Le soldat lui remit le papier et prit le verre.

Avec ce verre précieux le soldat opéra des cures merveilleuses. Aussitôt que quelqu'un tombait grave-

ment malade et que, suivant leur habitude les médecins ne pouvaient rien faire, on appelait notre soldat qui arrivait au galop avec son verre qu'il emplissait d'eau claire; si la Mort était au pied du lit, il saisissait vite le moment, prenait dans sa bouche une gorgée d'eau et la jetait sur le malade, qui se levait alors sain et sauf; mais si la Mort se tenait au chevet, il déclarait avec désespoir que tout était perdu et que personne n'y pourrait rien.

Le soldat gagna une immense fortune avec son verre, il s'acheta un splendide hôtel en face du palais du roi.

IV

Un jour, le roi lui-même tomba gravement malade. Et, comme d'ordinaire, les médecins assemblés ne purent rien faire que de rédiger chaque matin des bulletins sur la santé du souverain, qui allait de plus en plus mal.

A bout de forces, sentant la vie lui échapper, le roi se ressouvint de son soldat et le fit appeler.

Il accourut avec son verre, l'emplit d'eau et, à son grand désespoir, il aperçut la Mort au chevet du roi.

Ayuntamiento de Madrid

Alors, joignant les mains, il dit :

« Hélas ! Nul ne peut guérir Votre Majesté. »

Le roi entra dans une grande colère et lui reprocha

amèrement de ne pas le sauver quand il en avait sauvé tant d'autres.

Le soldat pria la mort : « Ecoute, Mort, prends ma vie, mais laisse le roi vivre. »

Là-dessus, il regarda dans le verre et il vit la Mort au pied du lit. Sans perdre une seconde, il prit une gorgée d'eau et en inonda le roi, qui se leva de suite sain et sauf.

Le souverain était tellement heureux, qu'il ne savait quelle récompense donner au soldat. Il lui offrit l'or et le pouvoir. Mais le soldat se sentait déjà si gravement atteint qu'il secoua la tête en murmurant : « Je n'ai plus besoin de rien... »

Il eut toutes les peines du monde à descendre les escaliers du palais et à rentrer chez lui, il se traîna jusqu'à son lit, secoué par une fièvre intense, la poitrine haletante.

La Mort se tenait déjà dans sa chambre, avide, frissonnante et claquant des dents.

Elle grogna :

« Eh ! bien, vieux soldat, tu l'as voulu, c'est ton tour !

— Accorde-moi un instant, ô Mort !

— Pourquoi faire ?

— Pour faire ma prière.

— Eh ! bien, fais-là, je ne t'en empêcherai certainement pas. »

Et elle s'écarta de quelques pas.

Aussitôt, le soldat réunissant ses forces, se pencha et prit vivement son sac sous le lit.

La mort se retourna hargneuse :

« Que cherches-tu ? demanda-t-elle.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? lui répondit le soldat en montrant le sac.

— Parbleu, c'est un sac ! dit la Mort.

— Eh ! bien, si c'est un sac, hop ! dans le sac, suivant la parole du Seigneur. »

Et la Mort s'engouffra dans le sac que le soldat,

déjà guéri, ficela fortement et chargea sur son dos pour la porter dans la forêt voisine.

Arrivé dans l'immense forêt, il suspendit le sac au sommet d'un vieux sapin où tous les vents du ciel l'agitaient...

A partir de ce jour on cessa de mourir et cela dura de longues années.

Un jour, en allant au marché acheter du tabac,

le soldat rencontra une vieille si décharnée et si faible que le moindre souffle du vent la secouait ; elle marchait en oscillant sur ses jambes grêles, toute cassée et s'étayant sur deux bâtons.

Tout étonné, le soldat lui frappa sur l'épaule.

« Ohé ! la vieille, il est grand temps de mourir, pas vrai ?

— S'il est temps ! je te crois, mon chéri, répondit la vieille édentée, mais depuis que tu as pendu la Mort, il n'y a plus moyen et c'est une torture pour moi ; tu as commis là, mon frère, un péché impardonnable.

— Tiens, se dit le militaire, la vieille a tout de même raison ! Je vais réparer à l'instant le mal que j'ai fait. »

Il courut à la forêt ; arrivé au pied du grand sapin, il cria de tous ses poumons :

« Es-tu vivante, la Mort ? »

Prête à expirer, la Mort articula un oui à peine distinct.

Alors, il grimpa à l'arbre, décrocha le sac, le porta chez lui, se déshabilla, se mit au lit et lâcha la Mort en disant :

« Que veux-tu, prends ma vie !

Mais la Mort se sauva à toutes jambes en grognant :

— Farceur de soldat ! que les diables s'en chargent, mais quant à moi je ne m'y risque pas une seconde fois ! »

Et elle s'enfuit en ricanant, heureuse d'être enfin libre.

V

Le soldat sortit de sa maison. Il s'assit sur le bord du chemin au pied d'un arbre, ralluma sa pipe et se mit à réfléchir.

« Cela ne peut pas durer toujours, pensa-t-il, et il faut bien que, moi aussi, je fasse mon temps en enfer : il me faut bouillir dans le goudron ou rôtir au feu comme tout le monde. »

Sur ces réflexions, il se leva et se dirigea vers l'enfer.

Mais au fur et à mesure qu'il approchait, les diablotins qui étaient en sentinelles se mirent à hurler :

« Grand-papa, grand-papa, voilà le soldat ! voilà le soldat avec son sac. »

Et tous, en grand tumulte, se remuant comme de vrais diables qu'ils étaient, se mirent à verrouiller, à

barricader toutes les entrées, toutes les issues.

Le soldat cogna.

Ayuntamiento de Madrid

« Qui est là ? demanda Satan.
— C'est moi, répondit le soldat.
— Qui toi ?
— Le soldat.
— Que veux-tu ici ?

Je veux, comme il est juste, rôtir au feu ou bouillir dans le goudron, n'est-ce pas l'habitude chez vous ?

— Tralala-la-la-la... Tralala-la-la... chanta Satan : tu t'imagines peut-être que je crois aux blagues que tu me racontes !

— Mais alors, où veux-tu que j'aille ? demanda le militaire. Donne-moi au moins des âmes purifiées pour que je puisse me présenter avec elles au Paradis.

« Donne m'en deux cent cinquante, ajouta le soldat d'un air menaçant, et il fit mine d'agiter son sac, sans cela je te préviens que je ne m'en irai pas d'ici, et tu sais que je tiens ma parole.

— Je t'en donnerai même trois cents pourvu que

tu me débarrasses de ta présence, » répliqua Satan avec empressement.

Le soldat prit les trois cents âmes pécheresses purifiées et s'achemina vers le paradis.

Il frappa à la porte.

Saint Pierre, derrière la porte, demande :

« Qui est là ?
— C'est moi.
— Qui toi ?
— Le soldat.
— Que veux-tu ? »

En quelques mots le soldat raconte à Saint Pierre son aventure de l'enfer et annonce qu'il amène des âmes purifiées.

Saint Pierre, très perplexe, ne sait quel parti prendre.

« Attendez, dit-il, je vais vous annoncer. »

Et il partit pour aller tout raconter à Dieu.

Le bon Dieu travaillait en ce moment-là et ne reçut pas tout de suite son fidèle porte-clef.

Lorsque Saint Pierre eut fait son rapport, Dieu lui dit :

« Ecoute, Pierre, laisse entrer les âmes, mais méfie-toi du soldat ! S'il entrait, il nous jouerait peut-être quelque tour. »

Le soldat, ne voyant pas revenir Saint Pierre, commençait à être inquiet.

Il se doutait bien qu'il y aurait quelques difficultés ; c'est pourquoi il prit à part une des âmes que lui avait données Satan et lui dit :

« Ecoute, chère âme, dans un moment, les portes du ciel vont largement s'ouvrir pour toi et pour tes sœurs... Voici un sac, prends-le, et quand tu franchiras le seuil, tu te retourneras vers moi et tu me diras :

« Est-ce bien un sac ? »

« Oui, » répondrai-je.

Alors tu ajouteras :

« Eh ! bien, sur la parole du Seigneur, hop ! soldat, dans ce sac ! »

L'âme — une bonne âme — promit tout ce que le soldat voulut.

Bientôt, les portes du paradis s'ouvrirent toutes grandes et les trois cents âmes purifiées entrèrent radieuses.

Mais, dans son allégresse, l'âme à laquelle le sol-

dat s'était recommandé oublia ses promesses et entra au paradis le sac sous le bras, sans se retourner et sans dire la phrase sacramentelle : « Hop ! dans mon sac ! »

Ainsi, notre pauvre soldat resta sur terre, ne pouvant entrer ni au ciel, ni en enfer.

VI

Et il vécut, longtemps, longtemps encore, et ce n'est que ces jours derniers que mon neveu m'a écrit de Moscou qu'il venait de trouver enfin moyen de mourir.

DENIS GRIGORIEFF.

(Illustrations de Caran d'Ache.)

Ayuntamiento de Madrid

Une Vocation

Saynète véridique en un acte

Jouée par

Félix Galipaux et la petite Suzanne Montaland

PERSONNAGES :

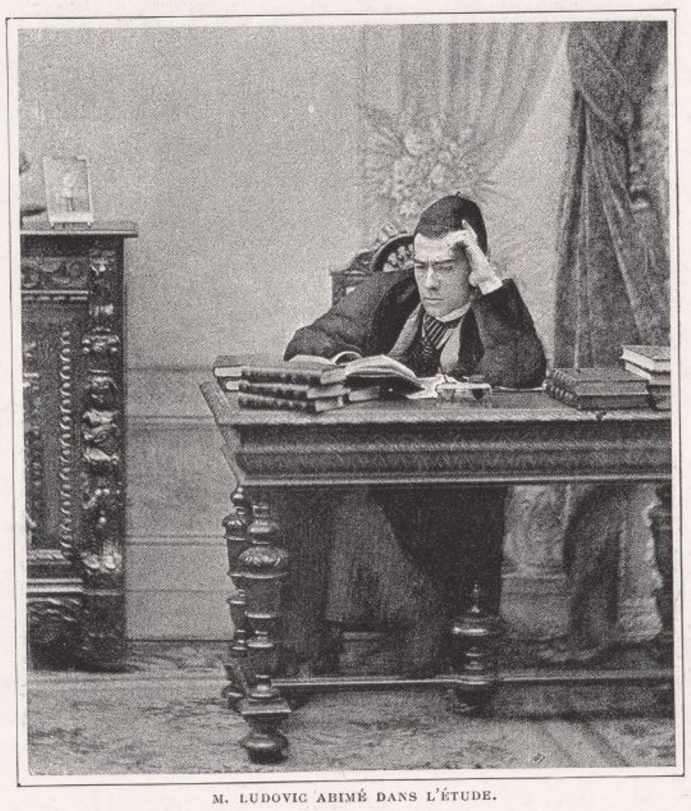
LUDOVIC, comédien. — GEORGET, neuf ans, célibataire.

La scène représente le cabinet de travail de Ludovic.

Aux murs, tableaux, photographies, lithographies, portraits d'auteurs avec dédicaces menteuses : « A Ludovic, son toujours reconnaissant Un Tel ! »

Au plafond, énorme lanterne japonaise rapportée d'une tournée en Normandie.

Ludovic est à sa table de travail, chargée de manuscrits, lettres, brochures. Abimé dans l'étude, il relit pour la troisième fois, sans le comprendre, un monologue idiot qu'un professeur



M. LUDOVIC ABIMÉ DANS L'ÉTUDE.

de Courbevoie lui a envoyé. Il est vrai que c'est un professeur de gymnastique.

SCÈNE I

LUDOVIC, *à sa table.* — Entrez.

MÉLANIE (*sa femme de chambre*). — On demande Monsieur au salon.

LUDOVIC. — La carte de la personne ?

MÉLANIE, *souriant.* — Oh ! elle n'en a pas, Monsieur.

LUDOVIC. — Pourquoi ? c'est un pauvre ?

MÉLANIE. — Non, c'est un enfant.

LUDOVIC. — Un enfant ?

MÉLANIE. — Oui, M'sieur.

LUDOVIC. — Tiens !... Faites entrer.

(*Un temps*).

MÉLANIE, *introduisant Georget.* — Si Monsieur veut se donner la peine.....

SCÈNE II

LUDOVIC, GEORGET.

LUDOVIC, *à Mélanie qui veut rester.* — C'est bien, allez ! (*A Georget*). Asseyez-vous, mon petit ami. Est-ce que vous êtes seul ?

GEORGET, *ferme.* — Mais oui.

LUDOVIC, *que ce ton d'assurance surprend.* — Ah !

GEORGET. — Ça vous étonne ?

LUDOVIC. — Dam ! (*à part*) Eh bien, il est épatant, ce petit-là ! (*haut*) Puis-je savoir ce qui vous amène...

GEORGET. — Parbleu !

LUDOVIC, *ahuri.* — Parbleu !

GEORGET. — J'veux me faire artiste.

LUDOVIC, *éclatant de rire.* — Ah! non, non, celle-là est drôle, par exemple, ah ! ah !

GEORGET. — Pourquoi, drôle ?

LUDOVIC. — Comment, pourquoi ? mais... (*à lui-même*) il est inouï, ce gamin !

GEORGET. — Parce que je suis tout jeune ?

LUDOVIC. — Oui, d'abord.

GEORGET. — Ben, raison de plus ! on dit qu'il faut commencer de bonne heure ! Et puis, je parais plus jeune que je ne le suis.

LUDOVIC. — Quel âge avez-vous ?

GEORGET. — Quel âge me donnez-vous ?

LUDOVIC. — Pour l'aplomb, soixante-quinze ans.

GEORGET. — Vous n'êtes pas poli.

LUDOVIC, *très grave.* — Je vous demande pardon.

GEORGET. — J'ai... neuf ans et neuf mois.

LUDOVIC, *riant.* — Neuf ans et neuf mois ! !

J'VEUX ME FAIRE ARTISTE.

GEORGET. — Vous voyez ! j'aurais aussi bien pu dire : dix.

LUDOVIC, *à lui-même.* — Je me le rappellerai, ce gosse-là. (*Haut*). Voyons, voyons, ce n'est pas sérieux.

GEORGET, *fâché.* — Pas sérieux ! Alors, pourquoi croyez-vous que je suis venu ?...

LUDOVIC. — Le fait est...

GEORGET. — Dix ans, c'est un âge, ça !

LUDOVIC. — Oui, c'en est un... un jeune, même.

GEORGET. — Oh ! je connais toute la filière, allez !

LUDOVIC. — La filière !

GEORGET. — Je pourrais parfaitement me présenter au Conservatoire. Je serais reçu...

LUDOVIC. — Ah ! vous...

GEORGET. — Oui, je serais reçu... j'y resterais trois ans... trois ans à ne rien faire ! et quand je sortirais... dam ! j'aurais treize ans !

LUDOVIC, *feignant d'opiner.* — Oui, ce serait bien tard, vous ne pourriez plus guère jouer que les enfants... les enfants de vieux.

GEORGET, *sévère.* — Ah ! ça, voulez-vous me parler sérieusement ?

LUDOVIC. — Mais je ne fais que ça.

GEORGET. — Or, voici ce que je veux...

LUDOVIC. — Oui, je ne serais pas fâché de savoir ce que vous voulez.

GEORGET. — Vous allez me donner des leçons. Je ne vous les paierai pas... parce que je n'ai pas d'argent... mais quand je serai dans un théâtre, grâce à vous, je prends l'engagement...

LUDOVIC. — Ça vous en fera deux.

GEORGET. — Deux quoi ?

LUDOVIC. — Allez toujours.

GEORGET. — De vous rembourser. Ce sera à vous de me faire trouver du travail le plus vite possible. Ça vous va-t-il ?

LUDOVIC. — Avant de vous répondre, permettez que je vous fasse quelques petites questions. Est-ce que vous vous rendez bien compte de ce que c'est que le théâtre ?

VOTRE TAILLE EST PLUTOT EXIGUÉ

Ayuntamiento de Madrid

GEORGET. — Si je m'en rends compte ! Vous ne savez donc pas qui je suis ?

LUDOVIC. — Non, mais voilà vingt minutes que je voudrais le savoir.

GEORGET. — Je suis le fils d'Émilien.

LUDOVIC. — Ah ! vous êtes le fils d'Émilien... tiens, tiens... Qui est-ce, Émilien !

GEORGET, *haussant les épaules*. — Faites donc l'étonné !

LUDOVIC. — Je ne le fais pas, je le suis.

GEORGET. — Vous allez peut-être me dire que vous ne connaissez pas Émilien, le concierge du théâtre Montmartre.

LUDOVIC. — Ah ! Émilien ! oui, oui... oui, j'y suis... dam ! vous savez, Monsieur votre père a payé deux ou trois fois mes voitures, lorsque je suis allé jouer là-haut dans des bénéfices, et là se sont bornées nos relations.

GEORGET. — Ah ! bien, il vous connaît rudement, lui ! quand il parle du petit...

LUDOVIC. — Ah ! il m'appelle le petit... ça c'est drôle !

GEORGET. — Vous voyez que je peux connaître le théâtre.

VOUS VOYEZ-VOUS DANS UN ROLE DE GÉNÉRAL.

LUDOVIC. — L'envers, surtout.

GEORGET. — Comprends pas. Qu'est-ce que vous avez encore à me reprocher ?

LUDOVIC. — Ne vous semble-t-il pas que votre taille est plutôt exiguë ?

GEORGET. — Exiguë !

LUDOVIC. — Ça veut dire que vous n'êtes pas grand.

GEORGET. — Qu'est-ce que ça fait ? Je sais bien que je ne suis pas grand... ni vous non plus.

LUDOVIC. — Il est renversant, ce môme-là !... mais vous n'avez pas ma taille.

GEORGET. — Ni votre âge... et quand je l'aurai, votre âge, je vous dépasserai.

LUDOVIC. — Ah ! du moment que vous le dites ! (*à part*) Allons, il faut que je m'amuse, maintenant (*haut*). Mais tout de même, je ne vois pas, en cherchant bien, s'il y a beaucoup de pièces dans lesquelles un directeur pourrait vous utiliser.

GEORGET, *avec volubilité*. — Ah ! vraiment ! eh bien, et dans *Gabrielle*, le *Malade imaginaire*, le *Supplice d'une femme*, la *Famille Benoiton*, le *Petit Jacques*, *Roger la Honte*...

LUDOVIC. — Assez ! assez ! ! assez ! ! ! Je vois que vous connaissez votre répertoire.

GEORGET. — Je n'en rate pas une, à la maison. Je vois tout ce qu'on joue à Montmartre et comme on change toutes les semaines...

LUDOVIC. — Seulement, dans tout ce que vous me nommez là, il y a des rôles de petite fille...

GEORGET. — Qu'est-ce que ça fait ? C'est toujours des enfants...

LUDOVIC. — Très juste !

GEORGET. — A Montmartre, quand il n'y a pas de petite fille, c'est moi qui les joue.

LUDOVIC. — Ah ! vous avez déjà...

GEORGET, *hésitant*. — Oui, tous ces rôles-là, j'ai presque dû les jouer, seulement papa n'a pas voulu...

LUDOVIC. — Ah ! il ne veut pas que vous soyez artiste ?

GEORGET. — Non, il ne veut pas, papa.

LUDOVIC. — Et pourquoi ça ?

GEORGET. — Il dit, comme ça, papa, qu'on n'est pas considéré.

LUDOVIC. — Il a raison, votre concierge de père.

GEORGET. — Il a tort, je suis sûr que j'aurais beaucoup de succès.

LUDOVIC. — Vous êtes franc, au moins, vous !... Et qu'est-ce qui vous fait supposer...

GEORGET. — Tiens ! parce qu'on me l'a dit, à l'institution.

LUDOVIC. — Ah ! on vous a dit à l'insti...

GEORGET. — Oui, à la classe de récitation, on m'applaudit toujours quand je déclame.

LUDOVIC, *réprimant un sourire*. — Vous « déclamez » ?

GEORGET. — Certainement. Tenez, voulez-vous que je vous dise mon morceau « bœuf » ?

LUDOVIC. — Oui, je serais bien aise de connaître votre morceau « bœuf ».

GEORGET. — Voici... Ah ! vous savez, pour les gestes, ne faites

IL FAUT SE METTRE ÇA DANS LA BOUCHE.

pas attention... soyez indulgent... c'est ce qui me gêne le plus.

LUDOVIC. — Allez toujours !

GEORGET. — *La Mousseline*... par M. Félix Galipaux... C'est une petite fille qui doit dire ça...

LUDOVIC. — Vous dites que c'est de...

GEORGET. — De Félix Galipaux.

LUDOVIC. — Peste, vous choisissez bien vos auteurs ! Je vous écoute.

GEORGET. — Je commence : La Mousseline !

Il faut lorsque l'on est jolie
Et qu'un monsieur vous fait la cour
Avoir l'esprit de repartie
Pour ne jamais rester à court.

Aussi, fillettes, qu'on s'applique
A savoir sortir d'embarras,
Car, très souvent, bonne réplique
Vient vous tirer d'un mauvais pas.

Ne croyez pas que je sermonne,
Je n'aime pas un long discours.
Mais ce conseil, je vous le donne,
Il peut vous sauver tous les jours.

Sans explication plus ample
Et pour vous laisser en repos,
Je vais vous citer un exemple
Tout récent de bel à-propos....

LUDOVIC, *l'interrompant*. — Assez ! assez ! arrêtez-vous !

GEORGET, *vivement*. — Vous ne voulez pas que je continue ?

LUDOVIC, *non moins vivement*. — Non, non, merci ; la suite doit être charmante, mais ça me suffit.

GEORGET. — Eh bien, maintenant, donnez-moi des conseils.

LUDOVIC. — Je vais vous en donner un.

GEORGET. — Ah !

LUDOVIC. — Mais je suis sûr que vous ne le suivrez pas.

GEORGET. — Si, je le jure.

PARDONNEZ-LUI, GRANDS MAITRES !

LUDOVIC. — Allez jouer au cerceau dans le square d'Anvers.

GEORGET. — Je ne jure plus.

LUDOVIC. — Là ! qu'est-ce que je disais !

GEORGET. — Alors, vous ne voulez pas... hi, hi, hi (*il pleure*).

Ayuntamiento de Madrid

Ludovic. — Comment, il se met à pleuvoir maintenant! Allez-vous finir! en voilà une idée! Je vous dis avant tout que vous êtes trop petit. Vous voyez-vous dans un rôle de général?

Georget. — Mais oui!

Ludovic. — Vous, c'est possible! mais le public vous trouverait ridicule. Tenez, vous allez juger. (*Il va prendre dans une armoire des grandes bottes et un bicorne fortement empanaché*). Mettez ça.

(*Georget s'infiltre dans les bottes qui lui montent jusqu'à la ceinture et disparait sous le chapeau emplumé.*)

Ludovic. — Où êtes-vous?

Georget, *parlant dans le chapeau.* — Ici!

Ludovic. — Voici votre sabre (*il lui met dans la main une paire de pincettes*). Général, vous êtes superbe ainsi!

Georget, *furieux, se débarrasse de tous ses accessoires.* — Je vous dis que je veux être artiste... hi! hi! hi! (*il pleure de nouveau*).

Ludovic. — Encore!! Mais je vais le jeter par la fenêtre! (*Georget s'arrête aussitôt. Un temps. Ludovic se promène de long en long dans son cabinet*), et puis, vous ne savez pas parler.

Georget. — Si papa était là, il ne serait pas de votre avis!

MALHEUREUX! SAUVE TOI VITE!

Ludovic. — Oui, vous parlez! vous parlez trop, même, mais vous parlez mal.

Georget. — Qu'est-ce qu'il faut faire pour bien parler?

Ludovic, *à part.* — Oh! quelle idée! (*haut*) il faut garder huit jours deux boules en caoutchouc dans la bouche.

Georget, *inquiet.* — Deux boules en caoutchouc?

Ludovic. — Oui. Comme celles-ci, tenez. (*Il prend dans un des tiroirs de sa table deux boules de caoutchouc et les lui montre*).

Georget. — Il faut se mettre ça dans la bouche?

Ludovic. — Parfaitement.

Georget, *effrayé.* — Et pendant huit jours!...

Ludovic. — Et huit nuits.

Georget. — La nuit aussi!

Ludovic. — La nuit aussi.

Georget. — Mais on ne peut pas dormir, alors, avec ça dans la bouche!

Ludovic. — Parbleu! Sans quoi, on les avalerait!

Georget. — Et si on les avalait, ça ferait du mal?

Ludovic. — Ça étoufferait seulement.

Georget. — Ah! mon Dieu!... eh bien, et manger?

Ludovic. — Les manger?

Georget. — Non, pour manger? Comment fait-on, on les enlève?

Ludovic. — Jamais! Si on les enlève seulement cinq minutes, tout est à recommencer.

Georget, *très embêté.* — Oh! la la...

Ludovic, *à part.* — Ça mord. (*haut*) C'est comme ça! C'est à prendre ou à laisser, ainsi, vous voyez, vous ferez bien de suivre mon conseil.

Georget. — Lequel?

Ludovic. — La partie de cerceau au square...

Georget. — Non, non! (*changeant de ton, montrant les boules*) Prêtez pour voir. (*Il se met les deux boules dans la bouche, ce qui lui gonfle comiquement les joues*).

Ludovic. — Maintenant, dites-moi: « Bonjour, monsieur Ludovic ».

Georget, *après des efforts surhumains, fait entendre un vague bruit dans lequel on perçoit: on... ou... eu... u... o... ic...; il enlève les boules*). — Ouf! c'est dur!

Ludovic. — Eh bien, et Démosthène qui se mettait des gros cailloux, lui! c'était encore plus dur.

Georget. — Qui ça, Démosthène?

Ludovic. — Mon professeur! Puis, à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Georget. — Tiens! M'sieur Focachon dit ça tout le temps.

Ludovic. — Qui est-ce, Focachon?

Georget. — C'est le souffleur du théâtre.

Ludovic, *regardant Georget de très près.* — Sans compter... Eh! mon Dieu!

Georget. — Qu'est-ce qu'il y a?

Ludovic. — Mais je n'avais pas vu...

Georget. — Quoi donc!

Ludovic. — Oh! mon pauvre petit ami, vous ne pourrez jamais faire de théâtre.

Georget. — Et pourquoi?

LUDOVIC SE TORD DE RIRE.

Ludovic. — Vous n'avez pas une peau à vernis.

Georget, *estomaqué.* — Que voulez-vous dire?

Ludovic. — Je veux dire que notre carrière vous est fermée pour toujours: le vernis ne prendrait pas sur votre peau.

Georget. — Il faut donc se mettre du vernis sur la peau?

Ludovic, *tragique.* — Vous demandez s'il faut se mettre..... Vous entendez, Corneille, Racine, Voltaire, Monsieur Ducis, cet enfant osé demander s'il faut se mettre du vernis sur la peau! Pardonnez-lui, grands Maîtres, car il ne sait ce qu'il dit! Ne pas se mettre de vernis sur la peau! Mais comment alors jouer les rois barbus qui s'avancent bu! Comment interpréter *Barbe-Bleue*, comment représenter le bon Latude à la fluviale barbe, comment jouer la *Favorite*, si on n'a pas de favoris! Comment personnifier le héros des *Mémoires d'un colonel de hussards* sans moustaches! Comment s'identifier avec le principal rôle de *L'Empire*, sans impériale, et comment dans le cœur des spectateurs faire mouche, si on n'en possède pas une! Ne pas se mettre du vernis sur la peau! Mon Dieu! Mon Dieu! Mon Dieu! exaucez ma prière, pardonnez à cet enfant, c'est un fils de concierge. (*Ludovic se prosterne devant le portrait d'Hyacinthe. Georget, qui a suivi ces transports avec un effarement craintif, s'est prudemment dirigé du côté de la porte... Ludovic se dirige vers l'enfant qui tremble de tous ses membres, et lui dit, terrible, en agitant sa jambe: Malheureux! sauve-toi vite ou je te transperce.*

Georget *s'élance comme un fou dans la salle à manger, traverse l'antichambre et se sauve en criant.* — Je vais jouer au cerceau! Je vais jouer au cerceau!

SCÈNE III

Ludovic, seul, suit du geste Georget en se tordant de rire.

(Rideau).

FÉLIX GALIPAUX.

(Photographies instantanées de Camus).

Ayuntamiento de Madrid